

Dieu par expérience

La version originale de cet ouvrage a été publiée sous le titre
Good God, it works! par Blandford Press, à Londres.

© Garth Lean, 1974

ISBN 0-7137-0719-4

Traduit et adapté de l'anglais par
Ch. Piguet et M. Thiébaud.

© Editions de Caux, 1981, pour l'édition française

ISBN 2-88037-008-6

GARTH LEAN

Dieu
par expérience

EDITIONS DE CAUX

*A ma mère
qui nous a quittés une veille
de Noël, à l'âge de 98 ans.
Elle n'était pas parfaite,
mais elle a su grandir
en grâce et en foi
jusqu'à la fin —
une fin qui fut en réalité
un commencement.*

Introduction

Bien des gens pensent que la méthode expérimentale et la foi sont incompatibles, ou même contradictoires. Ils associent expérimentation et science et présument, comme je l'ai fait jadis, que la science a rendu impossible la foi en Dieu. Quelle absurdité! Comme l'écrit le brillant agnostique qu'est Arthur Koestler :

«Un simple coup d'œil sur les courants révolutionnaires de la science moderne montre que la vision strictement matérialiste du monde, telle qu'elle s'impose encore en sociologie, dans les sciences du comportement et parmi les intellectuels laïcs, ne tient en réalité pas debout : c'est un anachronisme datant de l'époque victorienne.»

En fait, la science n'a ni confirmé ni infirmé l'existence de Dieu. Selon le savant biologiste de Princeton, Edward Conklin, il y a «autant de probabilités pour que la vie soit issue du hasard qu'il y en a pour qu'un dictionnaire résulte de l'explosion d'une imprimerie». D'autres scientifiques expriment un avis différent. Mais prétendre que la science rend impossible la foi en Dieu, ce n'est plus à la page, scientifiquement parlant.

Les attaques de la science et de la philosophie contre la foi chrétienne ont cependant laissé des traces. En dépit de l'écrasante majorité des gens qui se déclarent croyants lors de sondages d'opinion, les Eglises voient leur autorité s'affaiblir.

On n'accepte plus la vérité telle quelle, enseignée par autrui; on veut la chercher et la trouver par soi-même.

C'est ce qui donne tant d'à-propos à l'expérimentation de la foi. Barbara Ward, dans *Foi et Liberté*, souligne que «si la science s'acquiert par l'expérience — ce qui lui donne sa solidité — il en va de même pour les vérités de la religion». Certes, elle admet que les tests expérimentaux sont plus délicats et plus instables dans le domaine de la religion que dans celui de la science, car le matériau brut qu'est le cœur de l'homme n'obéit pas à des lois inhérentes à sa propre nature comme le font les métaux et les minéraux. «Pour son malheur et pour sa gloire, dit-elle, l'homme possède un élément de liberté inconditionnelle. Sans cesse, l'expérience rate. Cependant, chaque fois qu'elle est menée jusqu'à la victoire — chez un Bouddha, un Lao-Tsé, un saint François d'Assise, un saint Pierre Claver ou un John Woolman — la preuve expérimentale de la religion éclate avec autant de clarté que dans le domaine de la science.»

Je soutiens pour ma part que l'homme ordinaire de notre temps peut faire cette expérience tout autant que le saint et que, même s'il doit souvent recommencer, ses échecs finiront par le conduire sur le terrain solide de la foi. Ce livre décrit quelques-unes des expériences que j'ai faites moi-même, ou que j'ai observées chez d'autres au cours de ces quarante dernières années. Elles concernent des membres de ma famille et des gens que j'ai connus personnelle-

ment, souvent dans le cadre du Réarmement moral. D'autres personnes ont acquis des expériences semblables dans leur propre cercle. Il importe que chacun relate ce qu'il sait afin que progresse la grande exploration à laquelle nous participons tous ensemble.

Ce livre n'est donc pas une autobiographie. Il est l'illustration d'un thème, à partir d'événements vécus. Des noms fictifs ont parfois été substitués aux noms véritables, pour des raisons évidentes.

G.L.

Bon Dieu, ça marche!

Je rentrais au collège quand mon ami Jackman m'interpella :

— Où étais-tu donc, Garth? Je t'ai cherché partout.

C'était, je le savais, l'heure de vérité.

— J'ai fait une expérience, fut ma réponse : j'ai remis à Dieu les commandes de ma vie.

Jackman eut l'air abasourdi — on l'aurait été à moins! Rien n'avait pu lui laisser prévoir que j'allais prendre cette direction. A notre dernière rencontre, je ne m'en doutais pas moi-même.

— Tu es cinglé! lança-t-il.

Il aurait pris en considération toute autre expérience. Celle-là était choquante, elle évoquait un obscur commerce avec l'indicible. Car nous étions bien de notre temps et, comme le notait Charles Morgan, le romancier à la mode de cette époque, l'excès de pudeur qui avait interdit à nos grands-parents de citer certaines parties du corps s'appliquait pour notre génération aux choses de l'esprit. Si quelqu'un, dans nos cercles, faisait sérieusement mention de Dieu, il provoquait une gêne intense.

Cette conversation fut le premier pas de mon voyage vers la foi, un voyage qui se poursuit aujourd'hui encore, quarante ans plus tard. Ce furent des années aventureuses. Car la foi que je cherche — et que je trouve dans une certaine mesure — n'est pas un simple réconfort, encore

moins un refuge. Elle entraîne plus souvent au cœur de la tempête que loin de la houle.

Elle est l'arme nécessaire pour changer les structures du monde, une épée à deux tranchants, car pour changer les structures il faut commencer par changer soi-même. Elle secoue les égoïstes, dérange ceux qui aiment leur confort et fait enrager les matérialistes. Or, je me range parmi eux tous.

Cette foi, je l'ai vue transformer les mobiles d'un capitaliste et guérir la haine d'un guérillero, je l'ai vue réconcilier des ennemis et apporter la paix à des communautés en guerre. Surtout, j'en ai perçu le rayonnement dans la vie d'hommes et de femmes avec lesquels j'ai eu le privilège de travailler.

La foi est un cadeau, mais elle a besoin de notre coopération. Pour moi, ce voyage à la découverte de la foi a été une série d'expériences. Chacune d'elles impliquait un risque, car la foi flanche si l'on ne prend pas de risques à chaque étape.

Mon dictionnaire donne ces définitions du mot *expérience*: «Processus adopté sans savoir exactement où il conduira» et «Opération menée dans des conditions bien déterminées pour découvrir ou vérifier une théorie, une hypothèse, un fait». Les deux définitions s'appliquent ici. «Sans savoir où cela conduira», voilà qui rend la vie intéressante; la nécessité de «conditions bien déterminées» apporte un élément de stabilité. Si une expérience rate, on peut en général en découvrir la raison... et recommencer!

Un professeur de zoologie à Oxford, Sir Alister Hardy, croit pour sa part que l'instinct religieux est aussi fondamental pour l'homme que l'instinct sexuel, quoique beaucoup moins bien compris. Il a créé un centre de recherches en matière d'expériences religieuses afin d'explorer ce domaine.

« Pour voir si ça marche, tentez l'expérience, suggère-t-il. Aussi inexplicable qu'elle puisse paraître à un esprit rationaliste, faites l'expérience d'imaginer qu'il existe un élément au-delà du moi conscient, avec lequel on peut se mettre en contact. Ayez suffisamment de foi pour cela et attendez la suite... Je crois que, d'une manière assez extraordinaire, il existe d'immenses ressources de sagesse et de force spirituelle auxquelles nous pouvons accéder ainsi; et c'est d'une importance primordiale pour l'humanité. »

Ce fut justement dans cet esprit d'expérimentation que j'entrepris mon voyage vers la foi.

Seulement, comme j'étais naturellement sceptique, j'ai souvent ressemblé à cet ecclésiastique dont on m'a raconté l'histoire. Il tomba un jour sur un paroissien qui s'escrimait, à grand renfort de jurons, sur sa voiture en panne.

— Chut, chut, mon ami, fit le révérend. On ne doit pas se servir du nom de Dieu en vain, il faut le réserver à la prière.

— Bon, alors dites une prière et donnez-moi un coup de main !

Mis au pied du mur, le pasteur dit une prière et donna un tour de manivelle. Le moteur démarra aussitôt.

— Bon Dieu, mais ça marche ! s'exclama-t-il.

Les chômeurs arrivent

Mon expérience fut déclenchée par un événement inattendu : le passage d'une « marche de la faim » en octobre 1932.

Avec le recul, l'Oxford de cette époque peut paraître une oasis de paix. Pour nous qui y vivions, l'atmosphère était loin d'être calme. Il y avait alors trois millions de chômeurs en Angleterre et, pour peu que nous pensions à eux, nous avions mauvaise conscience d'avoir la vie si facile. Les gouvernements successifs, tant conservateur que travailliste, n'avaient pas l'air de vouloir ou de pouvoir faire quoi que ce soit.

1932, c'était aussi l'année où, en Allemagne, les partisans de Hitler intensifiaient la pression qui le porta au poste de chancelier en janvier suivant. Quant aux mesures dictatoriales prises par Mussolini en Italie, elles nous faisaient craindre une nouvelle guerre.

C'est sans doute l'ombre projetée par ces événements qui avaient poussé quelques-uns des plus brillants universitaires d'alors vers le communisme : Auden, Spender, Day Lewis parmi les poètes, plusieurs jeunes physiciens de Cambridge, ainsi que Burgess, Maclean et Philby, devenus par la suite des espions au service de l'URSS.

Dans son autobiographie, Day Lewis écrit : « Quiconque n'a pas connu cette expérience politique des années trente ne peut comprendre

quelle espérance planait alors, quel éclat prenait pour nous l'illusion que, grâce au communisme, le monde serait remis d'aplomb.»

Cette illusion était aussi généreuse que naïve. Lewis et ses amis voulaient détruire un système qui produisait le chômage, même s'ils risquaient du même coup leur propre niveau de vie.

«En ce qui me concerne, ajoute Lewis, les croyances positives vers lesquelles je me dirigeais au début des années trente n'émanaient pas d'une foi centrale; c'étaient plutôt des succédanés de foi, des idées hétérogènes servant à colmater ce vide du cœur où seul un dieu trouve sa place.»

Day Lewis relie ce vide à la déception qu'il éprouvait en écoutant les sermons dans la chapelle de son internat. Il se trouve que j'ai fait mes classes dans la même école quelques années après lui et je sais bien ce qu'il veut dire! Certains prédicateurs présentaient le christianisme comme une grande aventure, mais paraissaient eux-mêmes singulièrement dépourvus d'esprit d'aventure. Aucun d'entre eux n'expliquait comment mettre la foi en pratique, ni ne se préoccupait de son effet sur le comportement des individus ou sur le cours des événements dans le monde.

A mon entrée à l'université, j'étais moi aussi déçu du christianisme et, par moments, quand je n'étais pas trop occupé à m'amuser, je cherchais un sens à la vie.

Mon existence, à vrai dire, avait de bons côtés. Worcester, mon collègue¹, ne manquait pas de

¹ Les collègues d'Oxford, où logent les étudiants, jouent un rôle considérable dans la vie universitaire. Les anciens restent attachés à leur collège toute leur vie.

charme avec ses jardins et son lac. Il y avait la lumière du soir sur les pierres patinées, le parfum des chrysanthèmes à l'ombre des cottages moyen-âgeux; il y avait les longues discussions entre amis; il y avait les sports et les cours, ceux-ci suscitant une moindre ardeur que ceux-là. Un jour qu'un de mes camarades prenait place pour ses examens finaux, son voisin lui souffla: «Dis donc, Roger, c'est maintenant que je regrette de ne jamais l'avoir faite, ma demi-heure quotidienne de travail!» Si nous n'étions pas tous aussi décontractés, je dois cependant reconnaître que nous jouions aux gentlemen.

J'avais passé un examen d'histoire, puis je m'étais mis au droit. Mon père avait été avoué à Cardiff. Il était mort quand j'avais dix ans et nous ne roulions pas sur l'or, mais son frère aîné qui avait été son associé, nous aidait. L'affaire familiale était prête à m'accueillir quand je voudrais. En attendant, je me débrouillais assez bien pour garder le vent en poupe. A l'école, j'avais fait partie des équipes de cricket et de rugby; celles de l'université étaient nettement moins astreignantes. Dans les clubs littéraires en vogue, je faisais assez bonne figure, meilleure en tous cas qu'au sein de la fameuse Société des Débats. Là, mon premier discours, qui fut aussi le dernier, eut pour tout écho dans le journal des étudiants cette phrase du rédacteur Tangye Lean: «Qu'il soit bien entendu que M. Lean n'a aucun lien de parenté avec moi, je dis bien: aucun.»

L'arrivée des marcheurs de la faim ébranla cette apparente sérénité. Venant de Glasgow, ils

se dirigeaient vers Londres et campèrent une nuit à Oxford. Leur passage nous fit brutalement mesurer notre irresponsabilité. Beaucoup d'étudiants allèrent les voir. Moi pas, bien que je fusse conscient de l'événement.

Le jour où ils atteignirent Londres, je m'y rendis aussi... pour retrouver une petite amie. C'était la sœur d'un de mes camarades de cricket et, lorsque j'étais en veine de poésie, elle était ma victime toute désignée. Un jour, lors d'une promenade en bateau, elle avoua qu'elle m'aimait. Pour moi, je n'étais pas très sûr d'être amoureux, mais j'étais transporté par mon amour de l'Amour : c'était à mon sens la seule expérience encore valable.

Ce soir-là, je devais emmener mon amie au théâtre. Les manchettes des journaux annonçaient toutes que les marcheurs de la faim étaient à Hyde Park. Je n'y allai pas car j'avais honte. Mes intérêts étaient entièrement égocentriques et aucun des plans que j'avais élaborés pour ma vie ne pouvait contribuer à alléger leur misère. Je n'osais pas les rencontrer face à face, mais ils occupèrent mon esprit toute la journée. Le malaise que j'avais si souvent ressenti à Cardiff en voyant les chômeurs debout au coin des rues se mua soudainement en une préoccupation obsédante.

A la fin d'une journée qui avait été plutôt ratée pour tous les deux, je raccompagnai mon amie à son train. Dans le métro qui me conduisit ensuite de la gare de Waterloo à celle de Paddington, une pensée me frappa subitement : j'agissais envers

cette jeune fille avec aussi peu de cœur que l'Angleterre envers les chômeurs.

Puis, dans le train d'Oxford, je me trouvais avec deux étudiants qui avaient participé à la marche sur Londres. Ils étaient communistes et, quand je leur demandai ce qu'ils préconisaient, ils se montrèrent précis et passionnés.

Ils me racontèrent que leur engagement politique les avait éloignés de leur famille. Je les admirais d'être prêts à sacrifier sécurité et confort pour leurs convictions. Je descendis du train avec le sentiment que, si je voulais garder le moindre respect de moi-même, je devais trouver moyen de vivre en tenant compte des besoins des autres.

Mes nouveaux amis communistes flairèrent une recrue possible et, pendant la semaine qui suivit, ils vinrent me voir tous les jours. Leur zèle m'impressionnait, mais j'étais gêné par leur manque de logique : ils déblatéraient contre l'exploitation des ouvriers, mais n'éprouvaient aucun scrupule à exploiter leurs relations personnelles. A leur avis, les deux choses n'avaient aucun rapport. Mais était-ce vraiment le cas ? Cette journée à Londres m'avait montré la nécessité de trouver une réponse à la fois à mes problèmes personnels et aux problèmes sociaux. C'était une gageure, mais serais-je jamais heureux à moins ?

Six mois plus tôt, ma mère avait lu un livre intitulé *Ceci n'est pas pour vous*. Un journaliste du nom de Russell y relatait sa rencontre avec le Groupe d'Oxford. Dans ce cercle, on parlait d'un changement social et international, entièrement basé sur le changement personnel. On prétendait

que Dieu est capable de modifier un caractère, qu'il peut guider les hommes comme au temps du Nouveau Testament. J'avais lu ce livre et je l'avais jugé utopique, tout en me disant que si, par hasard, ces idées étaient vraies, il me faudrait passer à l'action.

Je connaissais un peu ces gens du Groupe d'Oxford. Il y en avait dans le collège. A mon arrivée à l'université, un de mes camarades m'avait désigné le plus notoire d'entre eux, Kit Prescott, en m'avertissant :

— Méfie-toi de ce type, il te rendrait bigot.

— Ne t'en fais pas pour moi, avais-je répliqué. Il n'y a aucun risque !

J'avais évité Prescott, mais je ne pouvais empêcher qu'on me parle de lui. Pour une raison ou une autre, il était devenu un grand sujet de conversation : des histoires extraordinaires couraient sur la manière dont il était entré à Oxford et il était la cible de nombreuses plaisanteries. Il était très myope et circulait à bicyclette à travers Oxford en se dirigeant, disait-on, par la foi et la prière — une double protection qui n'était certes pas de trop lorsqu'il pédalait sous la pluie en tenant d'une main son guidon et de l'autre son parapluie ouvert.

De temps à autre, comme à contrecœur, quelqu'un faisait une remarque en sa faveur. Ainsi Migotti, notre champion d'aviron, me dit un jour : « Son changement est stupéfiant. » Ils avaient été à l'école ensemble et Prescott reconnaissait lui-même qu'il en avait fait voir de toutes les couleurs à Migotti.

Dans les jours qui suivirent mon voyage à Londres, je me dis plusieurs fois que je devrais aller voir Prescott. Finalement je pris mon courage à deux mains et il m'offrit le thé dans sa turne. Plus tard il m'avoua qu'il priait pour moi tous les jours depuis un certain temps et que, ce matin-là, un drôle de pressentiment qu'il passerait l'après-midi avec moi l'avait conduit à refuser un autre rendez-vous.

Pour briser la glace, je demandai à Prescott comment il était arrivé à Oxford. Il me raconta que son père lui avait proposé d'y faire ses études, comme ses frères. Mais il avait préféré partir à l'étranger pour apprendre les langues et prendre ensuite un travail bien rétribué dans une agence Cook. Loin de chez lui, il avait mené joyeuse vie et, de retour à Londres, il avait continué. Puis, de manière tout à fait inattendue, il avait «changé» grâce à sa sœur Dorothee.

C'était une classique histoire de conversion, y compris la référence à la joyeuse vie. La suite m'intrigua davantage. L'une des premières pensées qui vinrent à l'esprit de Prescott lorsqu'il demanda à Dieu de le diriger, fut de quitter l'agence Cook et d'entrer à Oxford.

— Immédiatement je vis une montagne d'obstacles, me raconta-t-il.

Il n'avait jamais beaucoup aimé l'école et, depuis qu'il l'avait quittée, il n'avait plus ouvert un livre. C'est à peine s'il avait écrit quelques lettres et jeté un coup d'œil aux titres des journaux. Réussir un examen d'entrée lui paraissait impossible, sans parler de décrocher une licence.

D'autre part, il y avait la question d'argent. Il n'avait rien mis de côté et son père estimait avoir rempli ses devoirs envers lui. Comment donc financer trois années à Oxford?

Pendant la pensée était si claire et si persistante qu'il décida d'obtempérer, en dépit des protestations de ses parents et des avertissements de son patron.

Il y eut alors un étonnant concours de circonstances. Le jour où il quittait son agence, une lettre lui annonça un héritage inattendu de deux cents livres sterling. En même temps, une vieille amie de sa famille, apprenant son changement, décidait de lui envoyer chaque année une petite somme.

Encouragé, Prescott demanda rendez-vous au doyen du Collège Worcester, un homme sec et rigide, peu enclin à l'enthousiasme. Il lui déclara sans ambage qu'il se sentait « conduit » à Worcester pour s'y préparer à un travail religieux. Il se sentait par ailleurs tout à fait inapte à passer un examen d'entrée et incapable de subvenir à ses frais d'écolage et de pension si ce n'est par la foi et la prière. De plus, il voulait entrer immédiatement, en plein semestre, au lieu d'attendre la rentrée, neuf mois plus tard. Pendant tout l'entretien, le doyen ne cessa de marmonner :

— Tout à fait irrégulier, tout à fait irrégulier.

Mais il l'envoya tout de même chez le trésorier. Quelques jours plus tard, Prescott apprenait qu'il était admis.

— Et jusqu'ici, me dit-il, j'ai réglé toutes mes factures d'université dans les vingt-quatre heures.

Cette histoire, et la modestie avec laquelle elle m'était contée, me donnèrent le courage de confier à Prescott mes espoirs, mes peurs, mes déboires et tout ce qui me tracassait. Jamais je ne m'étais ouvert si franchement à quelqu'un.

— Dieu t'indiquera la solution à tes problèmes et il te donnera le moyen d'aider les autres, me répondit-il, à condition que tu en payes le prix.

— Qu'en sais-tu? fis-je.

— J'en ai fait l'expérience.

Il me donna un exemple. Il fumait cinquante cigarettes par jour quand la pensée lui était venue d'arrêter de fumer. « J'ai d'abord essayé de diminuer petit à petit, me raconta-t-il, mais ça ne marchait pas. J'ai alors fait appel à toute ma volonté. Echec complet. Une ardente prière, accompagnée d'une liquidation spectaculaire de pipes, cigarettes et toutes sources de tentation, n'eut pas plus d'effet. Puis, un jour, quelqu'un me suggéra de laisser Dieu s'en occuper. Entre *demander à Dieu* et *le laisser agir* il y a une nuance non négligeable. Je dus admettre que, malgré tout ce que j'affirmais, j'étais au fond bien décidé à continuer. Je me mis alors à prier pour recevoir la volonté de renoncer au tabac. Peu à peu, *demander* et *laisser agir* ne firent plus qu'un. J'ai réellement voulu et, depuis lors, je n'ai plus touché à une cigarette. »

Ce que disait Prescott ne me paraissait ni superficiel, ni facile. Pour moi, le tabac n'était pas un problème — mais j'en avais d'autres!

— Si tu ré pares ce que tu peux réparer, Dieu se chargera du reste, ajouta Prescott.

— Mais je ne crois pas en Dieu !

— Alors, pourquoi ne pas tenter l'expérience ? Si tu donnes tout ce que tu connais de toi-même à tout ce que tu comprends de Dieu, tu verras qu'il prendra les rênes.

Un peu dérouté, je restai silencieux. A la fin, je répondis que je me sentais comme perché sur un plongeur, en pleine nuit, à écouter des bruits d'eau et des gens qui criaient : « Saute ! Elle est bonne ! » Mais peut-être agitaient-ils seulement de l'eau dans un seau ? Comment savoir si la piscine était bien pleine ?

— Impossible sans faire le plongeur, me dit Prescott.

Je le fis : je donnai le peu que je savais de moi-même au peu, très peu, que je connaissais de Dieu. Je dis à Dieu que s'il m'indiquait quoi faire, je le ferais.

Les seules idées qui me vinrent alors à l'esprit concernaient ce que je savais déjà : j'avais volé une livre-sterling à l'un de mes frères, lu la correspondance privée de l'autre. Des broutilles ? Pas pour moi, je tenais plus que tout à la bonne opinion de mes frères et il est bien difficile de se sentir proche d'une personne envers qui l'on a mal agi. La première chose à faire était donc de leur écrire.

C'est en revenant dans ma chambre après cette conversation que j'étais tombé sur Jackman, comme je l'ai déjà raconté. « Tu es cinglé », m'avait-il lancé.

Ces lettres me prirent pas mal de temps. Je venais de les terminer quand j'entendis tout un

charivari. Sous la conduite de Jackman, mes camarades de l'équipe de rugby envahirent ma chambre. Ils comptaient me détourner de mes intentions suicidaires, mais ils eurent l'effet contraire : ma résolution n'était peut-être pas encore très solide, mais, face à ces procédés d'intimidation, elle devint définitive !

Peu de temps après, un ménisque luxé me reléguait dans ma chambre. Les jours mornes de novembre favorisaient les doutes et ma foi était loin d'être constante. Mais je remarquais déjà certaines différences : je pouvais travailler sans rêvasser, des habitudes dont j'étais l'esclave tombaient d'elles-mêmes et, surtout, je commençais à m'intéresser aux gens pour eux-mêmes, et pas seulement pour ce qu'ils pensaient de moi.

La pratique de la prière-dialogue à laquelle Prescott m'avait initié se révéla de la plus grande utilité. « Nous traitons Dieu comme un boucher, disait-il. Nous prenons le téléphone pour commander un rôti. Nous le voulons à onze heures, et bien tendre ! Nous raccrochons avant de savoir si notre interlocuteur a des instructions à nous donner. Peut-être Dieu aurait-il quelque chose à nous dire ? »

Prescott citait sainte Thérèse d'Avila qui, lorsqu'elle s'était mise à l'écoute, avait reçu ce message : « Nombreux sont les cœurs auxquels je voudrais m'adresser, mais le monde les remplit d'un tel tumulte que ma voix ne peut s'y faire entendre. »

Il trouvait que le meilleur moment pour faire silence était le matin de bonne heure, avant les

multiples sollicitations de la journée, et qu'il était utile de noter les pensées qui venaient à l'esprit. Ces suggestions, je le découvris plus tard, saint François de Sales et saint Augustin les avaient faites bien avant lui.

«Une demi-heure d'écoute quotidienne est essentielle, écrit le premier, sauf les jours extrêmement chargés. Dans ce cas-là, une heure entière est nécessaire.»

Saint Augustin commence ainsi ses *Soliloques* :

«Depuis longtemps, je roulais mille pensées diverses; constamment et de tous mes efforts, je cherchais qui je suis, quel est mon bien, quel mal je dois éviter, quand tout à coup j'entendis — était-ce moi-même? était-ce une voix étrangère? s'élevant en moi ou du dehors? je ne sais — j'entendis une voix qui me dit :

— Allons, supposons que tu as trouvé quelque chose; à qui le confieras-tu?

— A la mémoire.

— Est-elle donc si puissante qu'elle retienne complètement toutes tes pensées?

— La chose est difficile, impossible même.

— Alors, il te faut écrire.»

S'agissait-il de faire taire la raison, de cesser de réfléchir? Non, expliquait Prescott. On pouvait avoir occasionnellement un trait de lumière défiant la raison, une inspiration comparable à celle d'un artiste ou d'un chercheur. Mais, dans la pratique quotidienne, il s'agissait plutôt d'examiner une situation sous tous ses aspects, puis de soumettre la décision à Dieu. Cela requérait davantage, et non moins, de réflexion, une

réflexion objective. Si souvent nos pensées partent de points de vue personnels ! En donnant notre vie à Dieu, en lui soumettant notre volonté, n'aurions-nous pas une chance d'être moins égo-centriques ?

Il peut arriver que l'on se trompe et que l'on prenne ses propres idées pour des inspirations divines. Prescott suggérait donc de mesurer les pensées qui venaient à des critères absolus : l'honnêteté, la pureté, le désintéressement et l'amour. S'il restait des doutes, on pouvait consulter d'autres personnes, plus expérimentées dans la recherche de la volonté de Dieu.

Je me mis donc à cette pratique, et il me vint le nom d'un étudiant à qui j'avais joué un tour pen-dable. Il était boursier d'une école d'Etat et avait un fort accent provincial. Les étudiants snobs qui sortaient d'écoles privées l'avaient pris pour tête de turc. Je disais bien haut que j'étais au-dessus de tels préjugés, mais j'avais agi exactement comme eux derrière son dos. Un jour que je devais afficher la liste des joueurs de rugby, j'avais mis son nom en tête, accolé d'un qualificatif ridicule, ce qui provoqua l'hilarité de tout le collège, mais le blessa profondément.

En repensant à cet incident, je sentis que je devais remettre la chose en ordre. Il ne savait pas que j'étais l'auteur de la plaisanterie et il se mit dans une colère noire quand je lui fis mes excuses :

— Fiche le camp ! me lança-t-il.

Ma démarche ne paraissait guère concluante ! Quelques jours plus tard, l'idée me vint avec

insistance de l'inviter à prendre un café. Il refusa violemment.

— Tu as bien le droit de m'en vouloir, répondis-je. Mais je voudrais te dire que mes excuses font partie d'une expérience que je suis en train de faire : j'essaye de remettre ma vie en ordre. Et je crois que ça commence à marcher.

Il s'arrêta net, m'observa un moment, puis me proposa de faire quelques pas avec lui. Nous avons parcouru la cour une bonne vingtaine de fois tandis qu'il me racontait comment l'attitude de mes camarades et de moi-même l'avait peu à peu plongé dans la solitude et le désespoir.

— Je suis à bout de nerfs, me dit-il, je ne parviens plus à travailler et je veux en finir.

Il semblait prêt à faire une bêtise.

Ce soir-là, il décida de tenter à son tour l'expérience. Le changement fut spectaculaire. Il passa brillamment l'examen suivant, puis ses finaux.

Pour la première fois de ma vie, j'avais réellement aidé quelqu'un.

En parallèle

Pendant ce temps, Margot Appleyard, que j'épousai quatorze ans plus tard, étudiait la botanique au collège Somerville qui se trouvait à un kilomètre du mien. Nous ne nous connaissions pas, mais, exactement en même temps que moi, elle faisait ses premiers pas dans la foi.

A la fin de la première guerre mondiale, son père s'était lancé avec succès dans le commerce des voitures. Il était un homme d'un dynamisme à toute épreuve. Un matin, son magasin fut détruit par un incendie; l'après-midi même, il en ouvrait un autre ailleurs! Il était aussi prédicateur laïque à l'église méthodiste locale.

M. Appleyard avait de l'ambition pour Margot, l'aînée de ses quatre enfants. Quand il la conduisait à l'école, il profitait du trajet pour lui faire répéter les tables de multiplication jusqu'à 19! A cette époque, il était difficile pour une jeune fille d'entrer à l'université d'Oxford. En fin stratège, il lui fit fréquenter celle de Leeds avant de l'inscrire en botanique à Oxford, une faculté facile d'accès car elle ne comptait que dix-huit élèves.

A son arrivée à Oxford, Margot était agnostique. Elle avait de l'affection et de l'estime pour son père, mais la foi de celui-ci ne signifiait rien pour elle. Le dimanche, elle devisageait les fidèles dans la chapelle en se disant : « Ils croient en Dieu et moi, je ne sais pas en quoi je crois. Mais ils

n'ont pas l'air plus heureux que moi.»

Margot s'intéressait aux philosophes Huxley et Haldane qui expliquaient tout l'univers en termes de physique et de chimie. L'esprit étincelant de Julian Huxley, qui était chargé de cours à l'université de Leeds lorsqu'elle y étudiait, avait eu raison de sa foi. «S'ils disaient que Dieu n'existait pas, cela nous suffisait. Qu'étions-nous à côté de sommités pareilles? Pour ne pas chagriner mes parents, je continuais d'aller à l'église. Je crois que tout au fond je les enviais d'avoir si peu de connaissances scientifiques!»

Un dimanche de septembre, les Appleyard allèrent écouter l'un des prédicateurs les plus populaires du moment, le pasteur Weatherhead. Personnalité attachante, il déplaçait les foules. On imagine la stupeur des fidèles quand, au lieu du sermon éblouissant qu'ils attendaient, ils l'entendirent avouer sa honte d'avoir prêché devant tant de gens et d'en avoir amené si peu à changer. Un livre lui avait ouvert les yeux : *Ceci n'est pas pour vous*, de A.J. Russel.

Margot découvrit un exemplaire de ce livre chez une amie et le lui emprunta. Il l'intéressa suffisamment pour lui donner envie de participer à une réunion. Elle raconte :

«Une quinzaine de jeunes filles disaient avec beaucoup de naturel ce qui leur était arrivé. L'une avait cessé de se disputer avec sa sœur : et moi qui venais de casser le manche de ma brosse à cheveux en tapant sur ma petite sœur Jenny! Une autre se levait maintenant de bonne heure : et moi qui apparaissais immanquablement la der-

nière au petit déjeuner!.. Une troisième avait perdu sa timidité: la mienne me paralysait!.. Pendant qu'elles parlaient, une idée me traversa l'esprit: pourquoi ne pas tenter l'expérience? Si Dieu existait, j'aurais une chance de le trouver, sinon je n'aurais rien perdu.»

Ce soir-là, le 29 novembre 1932, Margot se mit à genoux dans sa chambre et donna sa vie à Dieu. C'était la première fois depuis son entrée en internat huit ans plus tôt qu'elle s'agenouillait pour prier.

Le lendemain, l'aube se leva sur un jour froid et pluvieux. Margot se demanda ce qui lui avait pris de faire cette démarche stupide. Cependant, en vraie scientifique, elle savait qu'on ne peut juger d'une expérience si on ne la mène pas jusqu'au bout. Elle rassembla son courage, lut le Sermon sur la Montagne comme on le lui avait suggéré, puis essaya d'écouter sa voix intérieure. Elle écrivit une liste de choses qui devraient disparaître de sa vie — et d'autres qui devraient y entrer — si elle laissait Dieu prendre les commandes.

«Ce jour-là, à ma surprise, je me sentis différente à plusieurs égards. Je devais passer au secrétariat de l'université dans la matinée, démarche que j'appréhendais toujours. Une camarade offrit d'y aller à ma place, mais je me dis qu'après ma décision de la veille, ce ne serait peut-être pas si terrible. J'y allai et ne me sentis absolument pas intimidée. J'étais au septième ciel! Une autre épreuve était de lire à haute voix mon travail de la semaine à un professeur parti-

culièrement irascible. Cette fois-là, je me sentis étonnamment libre de moi-même.»

Margot avait des masses d'amies, qui débarquaient chez elle pour un oui ou pour un non, car elle était réputée pour ses blagues et... ses cigarettes. Ce même soir une camarade s'étonna :

— Qu'est-ce qui t'arrive? Tu n'es pas comme d'habitude.

Margot répondit qu'elle avait donné sa vie à Dieu.

— Crois-tu qu'Il ferait quelque chose pour moi? reprit l'autre. Mon père a jeté mon frère à la porte et tout va mal à la maison.

— Donne ta vie à Dieu, proposa Margot, et tu verras ce qui se passe.

Ce que fit la jeune fille. A la rentrée des vacances, elle raconta à Margot tout ce qui avait changé dans sa famille. Puis elle lui amena une autre camarade. Celle-ci était très douée mais perdait tous ses moyens lors des examens. Elle tremblait déjà en pensant à ceux de l'été suivant ! A son tour, elle tenta l'expérience et fut libérée de ses peurs.

Une troisième camarade vint voir Margot. Elle était l'une des responsables de l'Association chrétienne d'étudiants. «Depuis huit ans que je te connais, dit-elle à Margot, je n'ai jamais pu faire quoi que ce soit pour toi. Tu rencontres ces gens du Groupe d'Oxford et voilà qu'en une semaine tu changes tellement que tout le collège en parle. Qu'est-ce qui manque donc à mon christianisme?» Elle aussi prit un nouveau départ et Margot se rendit compte qu'une force

au-delà d'elle-même était à l'œuvre.

Pourtant des doutes lui venaient encore : « Tu te fais des idées, se disait-elle parfois. Ce n'est que ton cerveau qui marche. » Elle aurait pu continuer longtemps à discuter avec elle-même sur le plan intellectuel, mais un jour elle tomba sur l'histoire du jeune épileptique qui fut guéri par Jésus lorsque son père eut dit : « Seigneur, je crois, viens au secours de mon incrédulité. » Elle décida de se répéter cette phrase chaque fois que les doutes la reprendraient. « Au bout de six mois, je m'aperçus tout à coup que je n'avais plus eu recours à cette phrase depuis plusieurs semaines, dit-elle. J'avais acquis la certitude de l'existence de Dieu. »

Margot avait raconté son cheminement à ses parents et ils en étaient ravis. Cependant ils déchantèrent quand, à la fin de l'année, elle leur fit part de son intention de se consacrer au Groupe d'Oxford. Son père avait surtout peur qu'elle regrette un jour sa décision. Il lui permit de travailler six mois avec le Groupe, mais il insista pour qu'elle accompagne ensuite la famille en croisière à Panama, Honolulu, San Francisco, puis en Italie, en Egypte et en Palestine. Sur le chemin du retour, en pleine Méditerranée, elle dit à son père qu'elle était plus décidée que jamais à travailler avec le Groupe d'Oxford. Ce fut une déception pour lui, mais il eut la satisfaction de voir que sa fille savait ce qu'elle voulait.

L'année suivante, je pris la même décision qu'elle et je fis la connaissance de Margot. Pour l'un et l'autre, ce fut le coup de foudre. Mais il se

passa plusieurs années avant que Margot devienne ma femme. C'est là une autre histoire, et, en attendant, je reviens à Oxford et aux premiers aspects de mon expérience.

L'expérience se corse

Ainsi donc, en ce printemps 1933, le Groupe d'Oxford suscitait un intérêt grandissant dans nos collèges. Chaque jour, après le repas de midi, j'assistais à une réunion à laquelle participaient jusqu'à cent étudiants et plusieurs professeurs. Le Groupe d'Oxford ne cherchait pas à créer une nouvelle Eglise. Il réunissait simplement ceux qui voulaient vivre une vie chrétienne sans compromis. Plutôt que de se présenter comme un mouvement, il mettait les gens en mouvement. Frank Buchman, son fondateur, que je n'avais pas encore rencontré, l'avait défini comme «un programme de vie dont les répercussions produiraient un changement à l'échelle personnelle, sociale, raciale, nationale et supranationale». Aussi nos rencontres quotidiennes visaient-elles non seulement à approfondir notre foi personnelle, mais à la relier au monde.

Notre existence ne passait d'ailleurs pas inaperçue. Le Groupe, violemment calomnié dans trois articles du *Daily Express* fut défendu par onze professeurs et théologiens d'Oxford dans une lettre ouverte au *Times*. D'autres personnalités prirent position. L'archevêque de Cantorbéry déclara que le Groupe «accomplissait la tâche qui était celle de l'Eglise du Christ». Quant au rédacteur en chef du journal de l'Eglise anglicane, il proclama, non sans emphase, que nous soulevions l'Angleterre! Ces débats publics met-

taient du piment dans notre vie. Pour ma part, j'étais surtout préoccupé par les premières étapes de mon expérience. Je n'avais alors aucune relation personnelle avec le Christ. Quant aux doctrines du christianisme, ou je n'y croyais pas, ou j'étais franchement contre! La jeune fille que j'avais accompagnée à Londres m'avait bien parlé du sang de l'Agneau et de la Rédemption, mais ses efforts avaient produit plus d'étincelles que de lumière et m'avaient même laissé une sensation de nausée. Plus je discutais avec des chrétiens, plus mes doutes s'accroissaient — peut-être parce que j'étais trop fier pour me reconnaître dans l'erreur en face d'eux.

Kit Prescott me proposa d'abandonner la discussion intellectuelle et de me mettre à la recherche du Christ lui-même: «Laisse les doctrines que tu ne comprends pas comme un manteau au vestiaire. Quand tu auras acquis un peu plus d'expérience, tu les verras peut-être dans une nouvelle perspective.» Jésus n'avait-il pas dit: «Si quelqu'un fait la volonté de Dieu, il saura si ma doctrine vient de Lui»?

Dans l'immédiat, il me fallait donc poursuivre mon expérience pratique. Comme le dit Barbara Ward, l'expérience de la foi aboutit à une certitude scientifique pour autant qu'elle se déroule dans des conditions de pureté rigoureuse, ce qui fut le cas pour quelques êtres d'exception. Hélas, j'étais (et je suis toujours) loin d'appartenir à cette catégorie et, comme nul ne peut se purifier lui-même, j'avais peu de chances de réunir les conditions de pureté requises. Il y avait néan-

moins un moyen évident de m'en approcher : je savais fort bien ce qui, dans ma vie, n'était pas conforme aux commandements de Dieu et je pouvais essayer d'y mettre bon ordre.

Cette démarche contribuerait-elle à me faire connaître le Christ? J'aurais cru qu'il fallait chercher dans le domaine des sentiments, mais mes amis me disaient qu'il s'agissait en premier lieu d'obéissance. Jésus-Christ n'avait-il pas déclaré: «Si quelqu'un m'aime, il gardera mes commandements. Mon Père l'aimera et nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure chez lui.»

J'avais déjà pris le départ en m'attaquant à certains manquements flagrants qui pouvaient être réparés immédiatement : j'avais remboursé de l'argent et fait des excuses. Mais reconnaître et rejeter des attitudes profondément ancrées — jalousie, orgueil, égocentrisme — c'était une autre affaire! Je fus aidé dans ma démarche par les exigences d'honnêteté, de pureté, de désintéressement et d'amour absolus qui sont tirées du Sermon sur la Montagne et que m'avait proposées Prescott. Loin de me trouver devant une liste de règles à suivre, j'avais là des critères objectifs selon lesquels apprécier ma position, comme un marin mettant le cap sur l'étoile polaire. Un critère absolu ne s'atteint pas plus qu'une étoile, mais au fur et à mesure que l'on avance dans sa direction, il nous entraîne plus loin, nous proposant toujours un nouveau défi.

J'avais donné le peu que je connaissais de moi-même au peu que je connaissais de Dieu. Mes

connaissances de l'un et de l'Autre commencèrent à s'approfondir ! Découvrir Dieu, c'est braquer une torche sur soi-même. Se connaître mieux conduit à Dieu et à son pardon. Le Christ intervient lorsque je reconnais ma misère.

Ainsi, à mesure que j'avancais dans une expérience qui avait été au départ un saut dans l'inconnu, de nouvelles options s'imposaient. J'avais renoncé à un flirt, bon, mais allais-je laisser à Dieu le contrôle de mon instinct sexuel, confiant qu'Il me satisferait pleinement si je cherchais la pureté absolue plutôt que mon bon plaisir ? De même, pour le choix d'une carrière : étais-je disposé à renoncer à l'ambition et à la fortune ?

Dans l'immédiat, un autre choix élémentaire allait se présenter à moi : suivre le Christ, ou ma famille. Nous avons toujours été en harmonie à la maison. Pendant toute mon enfance, mes frères avaient été de merveilleux compagnons. J'avais cinq ans de moins que le plus jeune d'entre eux, et ils ont souvent dû me trouver insupportable ; pourtant ils jouaient avec moi, m'emmenaient en vacances et me traitaient en égal, me faisant partager leurs lectures et leurs expéditions.

Un matin que je travaillais à la bibliothèque, je n'arrivais pas à me concentrer sur mes problèmes de droit, car sans cesse me revenaient à l'esprit les sévères paroles du Christ : « Je suis venu mettre la division entre le fils et son père, entre la fille et sa mère... et l'homme aura pour ennemis ceux de sa propre maison. Celui qui aime son père ou sa

mère plus que moi n'est pas digne de moi. » Cela voulait-il dire qu'il y aurait un bouleversement dans mes relations avec ceux qui m'étaient le plus chers, ma mère, mes frères ? Et même que nous deviendrions ennemis ? L'idée que je devrais être prêt à cela me secoua à tel point que je dus arrêter mon travail. Je sortis. Un peu plus tard, je me retrouvai dans la chapelle du collège et là je remis aussi à Dieu mon bien le plus précieux, mon amour pour ma famille.

Aux vacances suivantes, il y eut certains heurts, parfois causés par mon arrogance ou ma bêtise, d'autres fois par mes nouveaux engagements qui passèrent avant telle ou telle excursion en famille. Je ne pouvais en effet laisser tomber l'action que nous menions dans les quartiers populaires de Londres. Une nouvelle autorité dérange les habitudes établies et cela ne va jamais sans souffrance, tant pour les autres que pour soi-même. Plus tard, ma mère m'a reparlé de ces incidents et m'a répété à plusieurs reprises qu'elle était heureuse que j'aie tenu bon.

A Oxford même, la vie ne manquait pas de sel. Notre collège était fameux pour la consommation record de bière qui s'y faisait régulièrement après dîner. Un soir, Kit et moi nous sommes concertés pour commander au bar deux chopes de lait froid. Le garçon nous apporta des verres, ce qui déclencha nos protestations les plus véhémentes. Pourquoi n'avions-nous pas, comme les autres, le droit de boire dans les chopes d'argent du collège ? C'était une intolérable discrimination à l'encontre des buveurs de lait.

Cette innocente manifestation, qui n'avait rien à voir avec une quelconque phobie de l'alcool, provoqua dans le collège une vague de fond tout à fait imprévue. Des camarades vinrent en effet me demander ce qui m'était arrivé et quelques-uns, souvent les plus inattendus, tentèrent l'expérience eux aussi. Puis ils devinrent si nombreux qu'un groupe de parieurs se forma, qui misait sur les prochaines victimes du changement !

On nous blaguait beaucoup et nous ne nous faisons pas faute de répondre par les canulars les plus farfelus. N'empêche qu'à la fin de ses études, Kit s'entendit dire par le doyen de Worcester : « Je dois reconnaître que vous avez transformé notre collège — et pour le mieux. »

Science et obéissance

Dans un essai intitulé *A la recherche d'un nouveau plaisir*, qui a connu une grande popularité dans les années trente, Aldous Huxley écrivait : « Si nous pouvions absorber un produit capable d'abolir le sentiment de solitude et de nous réconcilier avec notre prochain par des transports d'affection ; un produit qui rendrait notre vie non seulement digne d'être vécue mais divinement belle et valable ; si de surcroît cette drogue céleste, capable de transfigurer le monde, n'abîmait en rien notre constitution et nous permettait de nous réveiller frais et dispos chaque matin, alors, me semble-t-il, tous nos problèmes seraient résolus et nous aurions le paradis sur terre. »

J'ai discuté un jour avec Huxley de cette panacée. Il a reconnu que certaines personnes la possèdent déjà et qu'on l'appelle la foi. Il poursuivit néanmoins ses recherches du côté des drogues. A en croire sa veuve, il en retira certaines satisfactions personnelles, mais il encouragea aussi de nombreux jeunes gens à entreprendre des voyages qui n'aboutirent pas au paradis.

Arthur Koestler, autre brillant humaniste, recherchait lui aussi une drogue-miracle. Mettant en opposition la croissance explosive de la connaissance et la stagnation, voire la détérioration, des facultés morales, il concluait que l'équipement de l'homme présente une déficience congénitale qui le prédispose à l'autodestruction. Cer-

tes, une renaissance spirituelle pourrait remédier à cette situation, mais, faute de la croire possible, il pensait qu'on pourrait trouver une drogue nouvelle pour contrôler le cerveau et permettre à l'homme d'harmoniser le sentiment et la raison. Koestler craignait cependant que «les gens ne répugnent à devoir leur salut à la chimie moléculaire plutôt qu'à une renaissance spirituelle». On comprend ses hésitations lorsqu'on sait l'usage que certaines dictatures pourraient faire d'une telle drogue. Ne vaudrait-il pas mieux activer en chacun de nous la révolution spirituelle nécessaire?

La thèse du Dr Edmund Leach, de Cambridge, est plus générale. Aujourd'hui, la science nous permet la maîtrise totale de notre environnement. Les hommes sont donc devenus comme des dieux et ils devraient se comporter en conséquence. «A moins que la génération montante ne comprenne qu'elle ne peut se permettre l'athéisme sans assumer les responsabilités morales de Dieu, conclut-il, les perspectives d'avenir pour la race humaine sont fort peu encourageantes.»

En effet ! Mais, s'il abolit Dieu, comment le Dr Leach rendra-t-il ses hommes-dieux aussi bons qu'ils sont puissants ? Certes, la science produit des merveilles, mais il apparaît de plus en plus ridicule de vouloir la mettre à la place de Dieu. Quel homme sensé souscrirait encore à ce qu'écrivait Bertrand Russel : «La science permettra à nos petits-enfants de suivre le droit chemin, car elle leur inculquera la connaissance et la maîtrise d'eux-mêmes et les dotera de natures

portées à l'harmonie plutôt qu'à la discorde.» Non, la connaissance dispensée par la science n'a, hélas, ni renforcé la maîtrise des hommes sur eux-mêmes, ni amélioré leur caractère!

Aujourd'hui, on entend un Bryan Wilson, professeur de sociologie d'Oxford, lui-même agnostique, exprimer ses craintes que «notre type de société non-coercitive ne parvienne plus à maintenir l'ordre public le jour où la religion aura encore perdu de son influence». Quant à Maurice Strong, secrétaire général du programme des Nations Unies pour l'environnement, il affirme: «La pollution est le symptôme d'un malaise profond qui ne peut être guéri que par une révolution morale et spirituelle assez radicale pour transformer nos modes de vie et pénétrer les systèmes économiques et politiques.»

Constater qu'une renaissance de la foi est nécessaire à la société comme aux individus, ce n'est cependant pas suffisant. Il faut pouvoir en faire l'expérience.

C'était à ce point-là que je me trouvais. L'idée que Dieu avait un plan précis pour le monde allumait en moi une espérance non moins radieuse que celle que le communisme semblait susciter chez quelques-uns de mes camarades d'Oxford. Mais comment croire que ce plan englobait les faits et gestes quotidiens d'un être aussi insignifiant que moi?

Le hasard d'une promenade dans les collines me fit rencontrer un jour ce personnage inimitable de l'université qu'était le professeur Streeter,

principal du *Queen's College*. Les pieds démesurés, une barbiche de chèvre, les yeux pétillants, il était très populaire auprès des étudiants car il avait un esprit perpétuellement aux aguets. Spécialiste du Nouveau Testament, il écrivait aussi des ouvrages sur les religions comparées, l'histoire, la psychologie, la philosophie. Il me gratifia d'un exposé qui peut se résumer par ce passage de son livre *The God who speaks* (Le Dieu qui parle) :

«Affirmer que Dieu existe, qu'est-ce, sinon croire que l'univers n'est pas le produit d'un hasard aveugle, mais qu'il est intentionnel? C'est donc contradictoire de dire que Dieu existe, mais qu'il n'a pas de plan. Et prétendre que son plan englobe de vastes desseins sans se préoccuper des moindres détails, c'est réduire son intelligence à l'échelle de la nôtre. Si Dieu existe, et parce qu'il est Dieu, il diffère de l'homme et est capable de s'intéresser à tout, en tout lieu, en tout temps, et tout à la fois.»

Mes expériences encore balbutiantes semblaient coïncider avec son argumentation et, en me mettant pour la première fois à lire sérieusement le Nouveau Testament, je constatai que c'était aussi l'enseignement de Jésus : «Deux passereaux ne se vendent-ils pas un sou? Et il n'en tombe pas un à terre à l'insu de votre père! Les cheveux même de votre tête sont tous comptés.»

Les héros des Actes des Apôtres ne croient pas seulement que Dieu a un plan, mais qu'il peut leur montrer comment y participer eux-mêmes. Rien que dans les Actes, j'ai compté cinquante et

une références à une puissance directrice ; la plupart du temps, ce sont des ordres clairs, qui débouchent sur des changements ou des événements considérables, en passant par la simple obéissance.

Tout au long de l'histoire, on trouve des hommes qui se sont sentis guidés par Dieu. L'homme politique anglais William Wilberforce écrivait dans son journal : « Le Tout-Puissant m'a fixé deux grands objectifs : l'abolition de l'esclavage et la réforme des mœurs ». Après une dure bataille, il atteignit le premier et, à sa mort, le second était en bonne voie de réalisation.

Abraham Lincoln écrivait pour sa part : « J'ai eu tant de preuves de la direction de Dieu qu'il m'est impossible de douter que cette puissance ne vienne d'en haut. J'ai acquis la conviction que si le Tout-Puissant veut que je fasse ou ne fasse pas une chose déterminée, Il trouve un moyen de me le faire savoir. »

Streeter insistait sur le fait que le plan divin n'est pas rigide, mais qu'il peut évoluer en fonction de nouvelles circonstances, comme celui d'un état-major en cours de bataille. Ainsi, nous avons beau le déjouer par notre indifférence, notre obstination ou notre sottise, ce plan est toujours là, prêt à s'appliquer à la situation du moment. Et si c'est vrai pour l'individu, ce l'est également pour la terre entière.

Apprenti pêcheur

Pêcheur d'hommes ! C'est l'appel que j'ai senti pendant mes semestres à Oxford, un appel pour lequel je ne suis pas mieux qualifié aujourd'hui que je ne l'étais alors. Qu'importe ? C'est Dieu qui opère les changements dans les cœurs, et non l'homme. Comme le faisait remarquer l'un de mes amis : « Dieu agit quelquefois par moi, souvent malgré moi, jamais grâce à moi, et presque toujours indépendamment de ce que je fais. »

La vanité est un piège dont il faut se garder. On s'imagine si facilement avoir un don pour amener les gens au changement, ou connaître la bonne technique psychologique !

Un autre piège est la peur. J'ai souvent peur de dire aux autres ce qui les aiderait à se voir tels qu'ils sont et à aller à Dieu. Je crains de perdre leur amitié, surtout s'il s'agit de personnes influentes ou plus brillantes que moi.

Il faut s'efforcer d'être un canal par lequel passe le Saint-Esprit. On pourra certes raconter en termes concrets, et non théoriques, ce que Dieu a fait pour nous : cela aidera les autres à croire qu'Il peut en faire autant pour eux, si ce n'est davantage. Mais, plus important encore, il faut savoir écouter son interlocuteur et lui apprendre à se mettre à l'écoute de Dieu. Il découvrira lui-même que cela conduit à des aventures passionnantes.

Une cinquantaine d'étudiants d'Oxford vécurent une de ces aventures pendant les vacances de Pâques 1934 dans la banlieue ouvrière de l'Est de Londres. Certains d'entre nous avaient déjà eu des contacts avec ce milieu grâce aux rencontres de jeunes que nos collègues organisaient, dans un esprit plutôt paternaliste, pour «favoriser les échanges». Le but de notre expédition était bien différent. Nous voulions apprendre les rudiments de la révolution chrétienne et proposer à tous ceux que nous rencontrions de s'y enrôler avec nous.

Nous écouterait-on, nous demandions-nous non sans appréhension? Pour moi, en particulier, le contact avec la banlieue ouvrière me paraissait décisif: les marcheurs de la faim avaient déterminé ma première résolution; celle-ci résisterait-elle à l'épreuve de la réalité?

Je m'installai dans une auberge de jeunesse avec un étudiant brillant, chrétien engagé, qui avait voulu nous accompagner pour voir si nous étions assez chrétiens pour lui! Chaque matin, nous sautions du lit à six heures pour faire silence devant Dieu. Je faisais régulièrement part à mon camarade des difficultés ou des tentations qui se présentaient au cours de mes journées. Ce procédé l'étonna, mais nous lia pour de bon.

Nous avons réservé la plus grande salle du quartier pour trois soirées et il s'agissait de la remplir. Au départ, nous ne connaissions âme qui vive. Il nous apparut bien vite que toute vie sociale passait par les bistrots et nous avons demandé à un agent de police de nous indiquer

l'établissement où il y avait le plus de bagarres.

— Le *Wellington*, nous dit-il, nous n'y entrons jamais seuls.

Flanqué d'un camarade de haute taille nommé Sciortino, je me rendis au *Wellington* et abordai le patron :

— Vous avez des durs parmi vos clients ?

Il nous désigna un jeune hercule qui jouait aux fléchettes dans le fond de la salle.

— Y a-t-il des durs par ici ? lui lança Sciortino.

Le garçon se dressa de toute sa hauteur comme pour dire : « Et moi, alors ? », puis il rugit :

— C'est pour quoi ?

— Pour lancer une révolution, et il nous faut de l'aide.

— Quel genre de révolution ?

— Celle qui commence en nous et qui continuera jusqu'à ce qu'on ait balayé toutes les cochonneries, répondit Sciortino.

— Bon. La révolution, ça me va. Je viens.

Au moment où nous le quittions, il se ravisa presque :

— Si votre show ne me plaît pas, je me barre. Mais si c'est dingue, je vous remplirai la baraque.

Ce soir-là, j'accompagnai Al — c'était son nom — jusqu'à la grande salle. Il fut spécialement frappé par le témoignage d'un industriel qui avait décidé d'être honnête et qui avait remboursé une somme appréciable au fisc.

— Ça va, dit Al. Demain soir, j'amène toute la bande.

Le lendemain, on pouvait lire la note suivante affichée devant le *Wellington* : « Gentlemen

membres, nous sommes invités ce soir à un meeting. Votre secrétaire y était hier soir et l'a trouvé terrible. Rendez-vous ici à 18 heures. Pas besoin de tomates.»

A l'heure dite, on vit arriver Fred, le bras droit d'Al, surnommé Ariel Fred du nom de son vélomoteur, Wu, qui venait de sortir de prison, un nain, un géant, et le reste de la bande. Sciortino et moi avions amené quelques camarades, dont mon compagnon de chambre qui ne trouva rien de mieux que de marquer le pas jusqu'à la salle avec son sifflet à roulette ! Je ne m'étonnai pas de voir deux agents de police nous escorter discrètement sur le trottoir d'en face.

Après la séance, Al me prit à part :

— Si je veux faire la liste de tout ce que je dois remettre en ordre, un rouleau de papier peint n'y suffira pas.

Je lui dis que Dieu pouvait lui montrer par où commencer : avait-il déjà quelques idées ? Il en avait, et je ne les rapporterai pas ici. Mais ce qui le préoccupait vraiment, c'était sa famille. Son père était un modeste peintre en bâtiment. Il empruntait chaque jour, en poussant sa charrette à bras, la rue même où Al et ses copains passaient leur journée à ne rien faire. En effet, pour être accepté dans la bande, il fallait être un « gentleman sans emploi ». Al ne pouvait donc risquer de se faire voir poussant une charrette !

— Maintenant, me dit-il, je sais qu'il faut que j'aide mon père.

Quant à sa mère, elle disait toujours que ses fils, chômeurs tous les deux, ne lui avaient jamais

chipé d'argent. Hélas, elle se faisait des illusions et Al savait qu'il devrait lui dire la vérité.

— Tu vas avoir besoin de l'aide du Seigneur, lui dis-je.

— Bof, j'ai qu'à lâcher le morceau, répliqua-t-il.

Mais le lendemain, quand je revis Al, il déchantait. Il avait essayé à plusieurs reprises de rassembler son courage pour parler à sa mère. En vain. Il était prêt à demander l'aide d'En-Haut.

Avant de quitter Londres, je fus invité chez lui et sa mère me dit combien elle avait été touchée par la franchise de son fils.

— On n'est pas riche, me dit-elle, mais si on se tient les coudes on s'en sortira.

Pendant ce temps, mon camarade au sifflet s'était occupé d'Ariel Fred.

— Comment as-tu fait? lui demandai-je.

— Je lui ai annoncé la Parole.

— Avait-il des choses à remettre en ordre?

— Qu'est-ce que j'en sais? Ses péchés sont entre lui et Dieu.

Oui, c'est là qu'ils étaient, et ils y sont restés! Nous n'avons plus revu Ariel Fred. Mais mon camarade demanda à Dieu de lui montrer pourquoi il avait été si peu contagieux. Il comprit qu'il n'avait pas pu aider Ariel parce qu'il n'avait pas reconnu et réparé certains de ses propres péchés. Son engagement envers Dieu fut dès lors ancré dans le concret. Peu après, on lui proposa d'entrer dans le cabinet du premier ministre. Il renonça à cette nomination brillante pour continuer à travailler, sans gloire et sans salaire, au

changement du monde par le changement des hommes.

Cette expédition mémorable fut suivie de beaucoup d'autres dans la banlieue de Londres, où quelques-uns de mes camarades d'université passèrent même plusieurs années, dormant si nécessaire à même le sol, ou sur deux chaises de cuisine ! Les hommes que nous touchions ne perdaient rien de leur passion pour améliorer le sort des chômeurs en ces dures années de dépression. Ils trouvaient une foi et une dignité personnelles, sans lesquelles ils auraient été récupérés par les communistes ou par les fascistes qui appelaient à la violence. L'un d'eux, Tod Sloan, était un vieil ami de Keir Hardie, le fondateur du mouvement travailliste britannique. Il se disait « horloger par profession et agitateur par nature ». Pour lui, la seule révolution qui comptait, c'était celle qui part du cœur de l'homme : « Et ça marche, disait-il. Je le sais par expérience ! »

En Amérique avec les journalistes

A l'approche de mon examen final, la question de mon avenir se posait avec insistance. Tout me préparait à une carrière d'avocat. L'année précédente, je m'étais présenté à l'étude d'un ancien bâtonnier de l'ordre, qui avait accepté de m'engager. Mais j'hésitais. L'action spirituelle à laquelle je collaborais me convainquait toujours davantage. Dépassant le strict cadre religieux, elle visait, selon les propres mots de Buchman, à instaurer « un nouvel ordre social sous l'autorité de l'Esprit de Dieu, amenant de meilleures relations entre les hommes, une coopération désintéressée, des affaires plus honnêtes, une politique plus propre, éliminant les antagonismes politiques, industriels et raciaux ».

Il s'agissait d'une révolution et ce que j'en avais déjà vu me permettait de penser que ce n'était pas une utopie.

En décembre 1933, j'avais entendu le président du Parlement norvégien, Carl Hambro, parler à cent trente membres de la Chambre des Communes, au Palais de Westminster. Figure déjà légendaire, cheville ouvrière de la Société des Nations, Hambro estimait que l'action menée par Buchman et ses amis était plus efficace que presque tout ce qui se faisait au sein de son aréopage international. En effet, si la politique était l'art

du possible, le véritable homme d'Etat se devait, selon lui, de rendre possible l'impossible. Il fallait pour cela transformer la mentalité des peuples en changeant le comportement des individus.

L'avenir ne dépendait donc pas seulement des politiques, mais de chacun de nous. L'idée de contribuer à forger l'histoire était exaltante et c'est ce que je désirais faire, soit comme avocat, soit en consacrant tout mon temps au Groupe.

Cette seconde possibilité présentait des difficultés, tout d'abord financières. Aucun permanent du Groupe ne recevait de salaire et les dépenses quotidiennes n'étaient même pas remboursées. Chacun prenait ses risques. Mon père m'avait bien laissé une petite somme d'argent, mais de loin pas assez pour vivre. Ceux qui avaient tenté l'aventure affirmaient que lorsque Dieu ordonne, Il pourvoit au nécessaire, mais je n'avais aucune expérience de ce genre.

Mes proches me mirent en garde contre une entreprise aussi hasardeuse. «Tu nous retomberas dessus», me prévint l'un d'eux, dans un élan sincère et louable qui eut pour effet de piquer mon orgueil et de me faire peur tout à la fois. Je n'avais jamais été dans le besoin. Pourtant, depuis que ma mère m'avait dit, peu après la mort de mon père, qu'il ne restait rien à la banque, j'avais gardé une certaine appréhension au sujet de l'argent.

J'étais donc hésitant et préoccupé. Aucun de mes amis ne voulait décider à ma place! Je résolus de demander conseil à Buchman, qui se contenta de répondre :

— Ne t'en fais pas, Garth. Cela s'éclairera un jour ou l'autre, si tu sais attendre.

Finalement je décidai de faire un essai pendant trois mois. L'étude d'avocat m'accorda ce délai et ma famille se montra très compréhensive. Après cela, je n'avais plus aucun doute : je savais que je devais continuer dans cette voie.

C'est à cette époque que prit naissance en moi une vocation pour la presse écrite. Non pas tant dans le but de devenir auteur moi-même, mais d'aider des journalistes, beaucoup plus capables que moi, à exprimer ce que le public avait besoin de savoir. L'objectivité de l'information, me semblait-il, ne pouvait être que le fait d'hommes d'abord objectifs sur eux-mêmes, c'est à dire sur leurs sentiments et leurs mobiles.

En 1936, Buchman m'invita à l'accompagner aux Etats-Unis avec une petite équipe et là j'eus très vite l'occasion de mettre mes convictions à l'épreuve.

Un jour, à Washington, je me présente avec un ami écossais au bureau d'un journal très populaire à l'époque, mais aujourd'hui disparu, le *Times Herald*. Nous sommes reçus par l'assistant du directeur, un garçon sympathique, plein d'entregent. Il s'intéresse à notre programme et propose de nous faire rencontrer le chef du FBI, J. Edgar Hoover, « histoire de rire un peu ». Le rendez-vous est pris.

— Voici des gars qui ne ratent jamais leur homme, annonce-t-il à Hoover, en guise d'introduction.

— Comment ça ?

— Au lieu d'arrêter les gens, ils les changent.

— Quelle sorte de gens? demande Hoover en me scrutant du regard.

Pour faire tiquer notre ami, je réponds :

— Surtout des journalistes.

— Bon sang, s'écrie Hoover. Les journalistes m'empoisonnent la vie. Si vous en changez trois pendant votre séjour en Amérique, je vous donnerai une médaille.

— D'accord, fis-je. Mais je ne garantis pas de les changer dans le sens où vous le souhaitez!

Peu après, à New-York, je rencontrai un rédacteur de l'agence Reuter. Il était dans le pétrin, mais il s'en sortit et ceci éveilla l'intérêt du rédacteur de politique étrangère d'une autre agence de presse, un homme d'un certain âge que j'appellerai Fraser.

Fraser m'invita à déjeuner avec un de mes camarades américains. Nous voyant un peu jeunes, il voulut nous ôter toutes nos illusions et nous décrivit en détail la vie dissolue des journalistes new-yorkais :

— Vous voyez, conclut-il, j'ai autant de femmes, autant d'argent, autant d'alcool que je veux. Pourquoi est-ce que je changerais?

— Mais vous vous sentez vide, répartit mon camarade du tac au tac.

Le samedi suivant, de bonne heure, tandis que j'étais à l'écoute de Dieu, la pensée me vint de passer l'après-midi avec Fraser. Je l'appelai au téléphone. Il me répondit qu'il n'était pas disponible. Mais c'était un non qui voulait dire oui :

— Bon, se décida-t-il brusquement, je vous

attends à quatre heures.

Fraser m'emmena dans un café.

— Jamais je ne vous pardonnerai ce que vous m'avez fait, dit-il d'emblée.

— Quoi donc ?

— Vous m'avez chamboulé.

— C'était peut-être nécessaire.

Silence. Puis, sur un ton péremptoire :

— Je ne changerai pas.

— Qui vous l'a demandé ?

Il commanda du thé, l'atmosphère se détendit et il se mit à me raconter sa vie. Fils de pasteur, il était entré de bonne heure dans le journalisme. Correspondant au front pendant la première guerre mondiale, il était devenu chef d'agence à Londres, puis il était rentré à New-York pour s'occuper de politique étrangère.

Pendant son séjour à Londres, il avait perdu sa femme. Il s'était épris alors d'une jeune actrice qu'il avait épousée et ils avaient deux enfants. Fraser aimait Dorothy, mais son métier occupait la première place dans sa vie. Il s'absentait souvent. A la maison, il était préoccupé et tendu.

Six mois avant notre conversation, alors qu'il rentrait d'un voyage en Amérique latine, Dorothy s'était plainte d'être délaissée. La scène s'était envenimée et elle avait fini par lui dire qu'il n'était pas le seul astre au firmament, ce qui n'avait pas arrangé les choses ! Bref, Dorothy était retournée en Angleterre chez ses parents, avec les enfants.

Pour oublier autant que pour prendre sa revanche, Fraser couraillait et buvait. On disait

même parmi ses confrères qu'il commençait à baisser sérieusement. Il s'en défendit devant moi, mais il était visible que cela l'inquiétait. En tous cas, il demeurerait persuadé que sa femme avait tous les torts et qu'elle le trompait. Il me promit qu'il démolirait le bonhomme s'il le dénichait.

Mon expérience de la vie était mince à côté de celle d'un homme de cet acabit. Je ne connaissais rien du milieu dans lequel il évoluait. Chose qui peut paraître surprenante à nos modernistes, je n'avais jamais couché avec une femme. Mais je connaissais l'emprise de la convoitise, de la sensualité et de la rancune autant que n'importe qui, et j'avais trouvé une force qui me permettait de résister à des tentations auxquelles j'aurais succombé auparavant. Je le dis à Fraser et j'ajoutai ma conviction que Dieu a pour chacun un plan qui apporte l'épanouissement et non la déchéance.

Au moment de nous séparer, Fraser répéta avec véhémence qu'il ne changerait pas.

— C'est votre arrêt de mort ! lui répondis-je.

Trois jours plus tard, Fraser me téléphonait à sept heures du matin :

— J'ai décidé de prendre un nouveau départ, dit-il. Venez dans huit jours. D'ici-là vous pouvez faire votre travail à longue portée (il faisait allusion à la prière), mais je veux voir moi-même comment ça marche.

Au bout d'une semaine, mon camarade américain et moi le retrouvions dans un restaurant turc. Il nous raconta qu'il s'était saoulé deux soirs de suite après notre première conversation.

Puis, le jour d'après, il s'était réveillé avec le sentiment que Dieu était présent et des directives claires étaient venues à son esprit : plus d'alcool, plus de tabac, plus de femmes.

— Vous ne m'aviez rien dit, mais tout d'un coup j'ai su que pour moi tout cela était mal.

Depuis, il avait fréquenté les mêmes réceptions, côtoyé les mêmes femmes.

— Mais cela ne me tente plus, dit-il, même pas ça !

Et il sortit de sa poche un paquet de cigarettes entamé.

Je lui demandai s'il n'avait pas l'impression d'avoir eu des torts envers Dorothy, question qui n'eut pas l'heur de lui plaire.

— Jamais je ne pardonnerai, dit-il.

— Peut-être est-ce vous qui avez besoin de pardon.

Trois semaines passèrent. Fraser m'appela au téléphone :

— Priez pour moi, je suis au fond du trou.

Je me précipitai chez lui et le trouvai au lit, souffrant d'un lumbago et très agité. Il ne voulait rien dire de ce qui le tracassait et ne faisait que répéter :

— On croirait une pièce de théâtre !

La pensée me traversa l'esprit qu'il avait découvert le troisième personnage du triangle et qu'il pourrait s'agir de Crofts, un de ses meilleurs amis qui travaillait dans la même agence. A ce moment précis, comme s'il avait lu dans mon cerveau, Fraser me dit :

— Tu comprends la situation, Garth, n'est-ce

pas? Peux-tu t'en occuper?

Comme il n'ajoutait rien, je partis, plongé dans un dilemme: abandonner Fraser à son sort, ou suivre mon intuition et aller trouver Crofts, un homme arrivé, deux fois plus âgé que moi, pour lui demander s'il avait une liaison avec la femme de son meilleur ami! J'étais terrifié, mais je ne pouvais pas me dérober.

Mon intuition était juste et Crofts s'effondra. A maintes reprises, il avait entendu Fraser jurer qu'il démolirait son rival le jour où il lui mettrait la main dessus. Il le connaissait assez pour savoir qu'il n'était pas homme à pardonner et qu'il le ferait renvoyer de l'agence sans hésiter. De plus, Fraser était costaud et tout à fait capable de le passer à tabac.

Le soir même, j'emmenai Crofts chez Fraser et les laissai en tête à tête. A leur grand étonnement, cette confrontation ne mit pas fin à leur amitié.

Fraser comprit dans les jours qui suivirent les torts qu'il avait eus envers Dorothy. Il lui écrivit et lui demanda de revenir. Au milieu de l'Atlantique (la poste aérienne n'existait pas encore), son mot d'excuse croisa une lettre de Dorothy qui lui proposait de faire un nouvel essai pour l'amour des enfants. Elle revint donc, d'abord seule, puis avec les enfants. Leur foyer fut reconstruit.

Dans un monde où les ménages se brisent souvent, mais se raccommoient rarement, cette histoire fit du bruit. Le secrétaire d'Etat Cordell Hull voulut l'entendre de la bouche même de Fraser et le président Roosevelt en entendit parler. Lorsque Fraser dut repartir pour son pro-

chain grand reportage à l'étranger, l'agence envoya Dorothy avec lui « pour une nouvelle lune de miel » — au cours de laquelle il devait pourtant produire ses cent lignes par jour !

Fraser continua à écrire jusqu'à sa retraite. Ses articles devinrent constructifs, son style garda son mordant, mais perdit son vitriol. Il fut sans doute le commentateur d'affaires étrangères le plus lu de son temps. Plus tard, sa femme et lui firent partie d'une équipe de deux cents personnes qui accompagna Buchman en Inde et au Pakistan.

Avant de quitter les Etats-Unis, j'écrivis à Edgar Hoover et lui proposai de rencontrer quatre journalistes qui avaient commencé à changer. Je reçus une aimable lettre en retour, mais pas de médaille ! Au moment de m'embarquer sur le *SS Bremen* pour l'Europe, je reçus un témoignage de reconnaissance bien plus précieux, un télégramme de Crofts qui disait : « Au revoir et bon voyage. Les expériences que vous m'avez fait partager marqueront toute ma vie. Merci du fond du cœur. »

Pendant mon séjour en Amérique, j'avais repensé à Margot. J'avais eu l'occasion de travailler avec elle au cours des deux années précédentes et j'étais très amoureux. Je ne lui en avais rien dit, mais elle occupait souvent mes pensées. Lors d'un séjour à Long Island, j'avais logé dans un bungalow au bord de l'océan. La première nuit, je ne pouvais m'endormir et, tout en écoutant le clapotis des vagues sur la jetée, j'avais senti avec certitude que Margot deviendrait ma

femme, mais qu'il me faudrait attendre encore plusieurs années. Entre temps, je ne devrais ni lui en parler, ni chercher à l'attacher à moi. Cela ne correspondait pas à ce que je désirais, mais j'avais accepté de m'y engager.

De retour en Europe, je participai d'abord à un vaste rassemblement de vingt-cinq mille personnes qui se tint le jour de la Pentecôte à Utrecht. Puis, le même été, à une assemblée à Oxford. Margot et moi faisons partie de l'équipe qui rédigeait le journal de la conférence. Je fus repris par le désir d'épouser Margot tout de suite et, un jour, au bord de la rivière, nous nous mîmes à parler de nos sentiments réciproques. Je savais pourtant que je désobéissais à la directive intérieure que j'avais décidé de suivre quelques mois auparavant.

Lorsque, peu après, je reçus un télégramme me demandant de retourner en Amérique pour travailler à une revue illustrée, je rechignai. Mes amis m'encourageaient à partir et je savais qu'ils avaient raison. Mais j'avais l'impression d'être la victime d'un stratagème de Dieu — ou des hommes — pour me séparer de Margot.

La revue s'intitulait *Marée montante*. Buchman avait participé à sa préparation en Angleterre et y avait mis beaucoup de travail et de soin. A New-York, quelques Américains s'apprêtaient à la remanier légèrement pour leur pays. Je devais leur apporter une série de photographies, mais j'étais tellement tiraillé par mes sentiments que j'oubliai le paquet! Le bateau avait déjà quitté le port quand je m'en aperçus. Heureuse-

ment quelqu'un avait foncé en voiture de Londres à Southampton et rattrapé de justesse la vedette du commandant. Nous étions en pleine mer quand je récupérai mes photos — avec le soulagement qu'on imagine !

A New-York, mes collègues américains étaient si anxieux d'adapter *Marée montante* à l'état d'esprit de leurs compatriotes qu'ils en diluaient le message. Ma pitié de moi m'avait rendu apathique et j'acquiesçai à tous les changements proposés. Je noyai mon chagrin dans le travail et, quand le directeur du magazine *Life* exprima son admiration pour notre journal, j'en fus très flatté. On tira à huit cent mille exemplaires, qui se vendirent comme des petits pains.

Ainsi, à la veille de Noël, c'est un garçon très satisfait de lui-même qui reçut un câble de Buchman disant à peu près ceci : « Amèrement déçu par ton incapacité à diriger production *Marée montante*. Un excellent instrument devenu du toc. Ma venue en Amérique serait inopportune dans ces circonstances. Frank. »

Cette sévère réprimande me plongea dans un violent débat intérieur. Je cherchai tous les moyens de me justifier. Puis je compris que mon attachement à Margot ainsi que la bonne opinion du directeur de *Life* avaient pris la préséance sur ma relation avec le Christ et sur la tâche qui m'était confiée. Loin d'être un homme essentiellement bon, qui avait juste besoin d'un dépoussiérage occasionnel, j'étais foncièrement égoïste et centré sur moi-même. Au plus profond de mon être, j'avais besoin de la rédemption du Christ.

J'inscrivis dans mon carnet de recueillement : « Tu es comme une mère qui serre son bébé dans ses bras jusqu'à l'étouffer. C'est ce que tu as fait de ton amour pour Margot. Tu détruis ce que tu chéris le plus et ce sont les autres que tu fais souffrir. »

Je demandai à Jésus de me purifier et de me pardonner. Le même jour, je reçus une lettre cordiale de Frank Buchman. Il l'avait expédiée une semaine plus tôt, alors que j'étais en pleine rébellion. Il ne revint jamais sur cette affaire. A mon retour en Angleterre, il m'accueillit comme si je n'avais joué aucun rôle dans ce qui avait été pour lui une grande déception et pour moi la trahison d'une mission de confiance.

Peter Howard

Buchman prévoyait les hostilités. En 1935, il était revenu d'Allemagne en disant que le pays sentait la guerre à plein nez. Nous espérions, cependant, contre tout espoir. Nous nous imaginions même que la vaste campagne que nous avions déclenchée pour le Réarmement moral contribuerait à écarter le danger. Présomption de notre part ? Les nazis en tout cas nous prenaient au sérieux. Ils avaient peut-être même une plus haute idée de notre efficacité que nous-mêmes ! Depuis 1936, nos publications étaient interdites en Allemagne et toutes nos réunions surveillées. Nous savions que le journal du général Ludendorff avait publié une mise en garde contre « le doux poison qui était instillé en Allemagne à partir de la Hollande et de la Scandinavie ». Ce que nous ne savions pas encore, c'est que la Gestapo avait établi un rapport de 127 pages sur le Groupe d'Oxford, dans lequel elle nous accusait de vouloir « établir un ordre mondial nouveau sur une base chrétienne » et « faire de l'humanité un seul peuple ».

Quand la guerre éclata, les questions qui nous préoccupèrent furent plus modestes. L'expérience de la foi que nous avions acquise résisterait-elle à la tourmente ? Quelle contribution pourraient apporter à l'effort national des gens comme nous, qui s'étaient enrôlés à vie bien avant les hostilités dans un service tout aussi exigeant que le service militaire ?

La plupart de nos collaborateurs à temps partiel et quelques-uns de nos cadres permanents s'engagèrent sous les drapeaux, alors qu'une trentaine d'entre nous décidait de poursuivre l'action dans la vie civile. Une campagne fut lancée avec cinq cents maires et élus locaux en vue de «rendre le moral du pays inébranlable en aidant les gens, dans tous les secteurs, à vivre leur foi et à mettre en pratique les principes chrétiens». Un appel dans ce sens fut lancé à tous les citoyens.

Cette campagne déclencha une violente contre-attaque. Entre le 7 et le 31 août 1940, le journal communiste *Daily Worker* publia huit articles contre les maires qui s'y étaient associés. L'attitude des communistes était compréhensible. La Russie était encore l'alliée de l'Allemagne et, à leurs yeux, la Grande-Bretagne menait une guerre impérialiste. Mais, curieusement, d'autres journaux embouchèrent la même trompette. Ainsi, dans le *Daily Express*, parurent quatre articles écrits par un journaliste qui nous avait déjà attaqués en 1933, quand j'étais au début de mon expérience à Oxford.

Je fus moi-même mêlé à un événement qui tomba comme un pavé dans la mare de ceux qui faisaient l'opinion. Tout commença un après-midi de juin 1940 quand Mme Ducé, la secrétaire du directeur général du groupe *Express*, vint me trouver. C'était une femme dans la cinquantaine, compétente et affable. Quelques mois auparavant, elle avait décidé de laisser Dieu conduire sa vie. Au courant de tous les cancons de la maison, elle avait eu une certaine propension à les alimen-

ter et à les colporter. Maintenant, elle avait cessé tout comméragé. Sa nouvelle attitude ne plaisait pas à tout le monde et elle était en butte à des persécutions sournoises et pas toujours du meilleur goût. Elle se rendait parfois à l'église pendant la pause de midi pour se redonner du courage ou bien elle trouvait quelqu'un à qui se confier.

Ce n'était pas d'elle-même que Mme Ducé voulait me parler en ce jour de juin, mais d'un journaliste du groupe *Express*, Peter Howard :

— Vous devriez le voir, me dit-elle, il passe par une crise.

Formé depuis sept ans sous l'égide personnelle du magnat du groupe, Lord Beaverbrook, Howard s'était taillé un nom grâce à sa chronique politique. Dans le journalisme, c'était un boxeur qui ne ménageait pas ses coups. Comme il le disait lui-même, il trouvait plus amusant, et plus utile à la société, de défier les gens en place que de prendre leur défense. Il avait du punch et il faisait mal. Ainsi, il ne se passait pas de semaine sans qu'un ministre ne soit transpercé par la plume acerbe de Peter Howard.

Depuis que Lord Beaverbrook était devenu ministre de la Guerre, tout avait changé. Le directeur général avait sommé Howard de ne plus rien écrire sur les hommes politiques « tant que le vieux serait au gouvernement ». Howard était furieux. Certes, il avait encore toute latitude pour écrire dans les trois journaux de Beaverbrook, mais sa colonne politique était sa place-forte. On lui ruinait sa carrière. Quant à Mme Ducé, tampon entre lui et le patron, elle subissait le contrecoup de son mécontentement.

— J'ai dit à Peter Howard que vous pourriez l'aider, conclut-elle. Je pense qu'il vous passera un coup de fil.

Howard désirait-il de l'aide? Ne cherchait-il pas plutôt une nouvelle victime à mettre au pilori, faute de politiciens? La plupart de mes amis me recommandèrent la prudence:

— N'y touchez pas, me conseilla Arthur Baker, du *Times*. A vouloir saisir des oursins, on se pique.

Howard ne m'était pas totalement inconnu. A Oxford, j'avais souvent entendu parler de lui: un grand et beau gaillard, plein de dynamisme et d'humour qui, malgré une jambe atrophiée, était devenu capitaine de l'équipe nationale de rugby. Je l'avais même rencontré une fois, très brièvement, dans les bureaux de l'*Express* et il s'était montré courtois et assez ouvert. Le lendemain, pendant mon recueillement, j'avais eu la pensée surprenante qu'un jour il travaillerait avec nous! Le souvenir de cette pensée me décida à ignorer le conseil de Baker au cas où Howard demanderait à me voir.

Il se manifesta le lendemain et nous prîmes rendez-vous dans un bar de Fleet Street. Tandis que le bus 96 me cahotait vers ce haut lieu de la presse, je sentis que je devrais me contenter de lui raconter comment le journaliste Fraser avait changé et le quitter aussitôt après. A peine installé devant une tasse de thé et un morceau de cake, je me lançai. L'histoire terminée, je me levai pour prendre congé.

— Comment? protesta Howard. Nous avons à peine entamé le sujet. Quand nous revoyons-nous?

— Vous y tenez vraiment ?

Nous fixâmes le mercredi suivant à déjeuner et je me dis que j'avais au moins gagné une semaine de répit avait d'être empalé sur sa plume !

Un de mes amis, rédacteur au *News Chronicle*, me prêta son appartement pour ce repas. Je consacrai beaucoup de temps à m'y préparer par la réflexion et la prière, car je savais que, cette fois, je ne pourrais plus m'en tirer à si bon compte. Une seule pensée me venait : dire à Howard qu'il était un fichu égoïste de ne penser qu'aux articles qu'on l'empêchait d'écrire, alors que nos soldats se faisaient tuer pour défendre notre liberté. A court d'autres inspirations, je résolus de lui servir tout de suite celle que j'avais et de voir ce qu'il adviendrait.

A peine assis à table, je lui dis :

— Il m'est venu une pensée à votre sujet cette semaine...

Il parut intéressé.

— ...et il n'est pas impossible qu'elle vienne de Dieu.

Du coup, il fut fasciné.

Il était arrivé à ce déjeuner résolu à obtenir des informations qui lui permettraient de faire des révélations sur le Groupe, et mon entrée en matière était prometteuse.

Mais quand je lui dis ce qu'était cette pensée, son sang ne fit qu'un tour et il oublia ses intentions premières.

— Et que voulez-vous que j'y fasse ?

— Vous devriez changer. En une période de crise comme celle que traverse notre pays, il est

inadmissible que des hommes dans votre position aient des préoccupations aussi mesquines.

— Mais on ne peut pas changer comme ça !

— Mais si, c'est possible. Dieu peut vous transformer si vous le voulez bien.

— Je ne crois pas en Dieu, fit-il, comme pour me clouer le bec.

— Ceci n'altère en rien sa position. La réalité de Dieu ne dépend pas de ce que vous croyez. Ou bien Il existe, ou bien Il n'existe pas, et il y a un moyen très simple de le savoir.

J'ajoutai que c'était comme l'électricité: le meilleur moyen de savoir s'il y a du courant n'est pas d'en discuter, mais de tourner le commutateur. Il semblait me suivre et je lui racontai ce qui s'était passé lors de ma première expérience à Oxford, huit ans auparavant.

Je priais intérieurement pour savoir comment continuer, car j'étais conscient que je risquais d'être tourné en ridicule le lendemain dans les colonnes de l'*Express* et humainement je ne pouvais rien faire pour l'éviter. Howard était bien plus intelligent que moi et disposait des colonnes d'un grand journal.

La pensée de demander à Howard de prier avec moi me traversa l'esprit. Je la repoussai avec force. Je voyais déjà le titre: «J'ai prié avec un adepte du RAM!» Mais la pensée persistait et je me résolus à courir le risque.

— Il y a un moyen très simple de découvrir si Dieu existe, dis-je.

— Lequel ?

— Lui demander d'entrer dans votre vie. S'Il le fait, vous le remarquerez tout de suite et vous

saurez qu'Il est là. Sinon, vous pourrez toujours continuer comme avant.

Il y eut un long silence.

— Alors, fis-je en avalant ma salive, voudriez-vous le lui demander tout de suite ?

A mon grand étonnement, il acquiesça et se mit à genoux dans cet appartement que m'avait prêté mon ami. Je n'avais plus qu'à faire de même.

A cet instant précis, un pas lourd retentit dans l'escalier. Howard sauta sur ses pieds. Je ne bougeai pas. Les pas arrivèrent à notre palier et poursuivirent vers l'étage supérieur. Howard se remit à genoux et fit une prière dont j'ai oublié les termes exacts. En gros, il promettait à Dieu que, s'Il existait et lui disait quoi faire, il le ferait.

Peter, comme je ne tardai pas à l'appeler, a écrit plus tard qu'il s'était plié à cette gymnastique afin de gagner ma confiance et de me soutirer des informations confidentielles sur le Réarmement moral. Je crois qu'il y avait aussi une part de sincérité. Quoi qu'il en soit, traiter Dieu à la légère est dangereux car Lui, Il risque fort de vous prendre au sérieux.

Nous regagnâmes Fleet Street.

— Et maintenant qu'est-ce qu'on fait ? me demanda Peter.

Je lui dis que je consacrais une demi-heure, et même parfois une heure entière, chaque matin, à la prière et à l'écoute de Dieu. Ne voudrait-il pas essayer ?

Peter Howard a raconté la suite des événements dans son livre *Innocent Men (Ils sont innocents)*, publié en 1941 :

Dès le réveil, le lendemain de ma rencontre avec Garth Lean, je me préparai à écouter Dieu. Je m'assis, crayon en main, pour noter les pensées qui me viendraient.

J'avais un sentiment de répugnance pour toute cette affaire. Quelque chose en moi s'y opposait violemment. Je persévérerai néanmoins pour deux raisons. D'une part, je savais que Garth Lean me demanderait si j'avais écouté Dieu et ce que j'avais noté. De l'autre, je tenais à m'insinuer dans la confiance de Lean et du Groupe, afin de découvrir toute la vérité à leur sujet. A mon sens, ils étaient comme des baies des bois, alléchantes au premier abord, mais probablement vénéneuses.

J'attendis donc que Dieu m'envoie ses messages. A ma grande déception, ceux que je reçus étaient des plus prosaïques. Sur mon bout de papier, je notai en effet : écris à la maison et à Nounou George (la gouvernante de mon enfance). Essaie d'être aussi serviable que possible au bureau. Tu n'as aucune raison d'être amer. Tu es trop prompt à te moquer des autres et à les ridiculiser.

On pourrait objecter que de telles pensées sont manifestement produites par le cerveau d'un homme qui cherche à écouter Dieu. Cependant, à l'époque, mon cerveau avait plutôt tendance à me fournir d'excellentes raisons pour justifier mon amertume.

Puis j'eus cette pensée : rends au sergent Smith les cinq livres sterling que tu lui dois.

Là encore on pourrait trouver une explication dans le subconscient. N'empêche que l'expé-

rience, au lieu de m'irriter, commençait à éveiller mon intérêt.

Voici pourquoi je devais cinq livres au sergent Smith :

Quand j'étais étudiant, ce petit homme sillonnait dès le matin les rues d'Oxford à bicyclette pour se rendre chez les joueurs de rugby et leur masser le dos et les jambes tout en leur rapportant les derniers ragots. Le sergent se faisait verser cinq livres par trimestre pour ses services. Je le payai pendant huit trimestres. Le neuvième, il me massa comme d'habitude, mais je quittai Oxford sans lui régler son dû. Il ne m'envoya jamais de facture. Cela remontait à dix ans en arrière et j'avais oublié toute cette affaire, jusqu'au jour où je me mis «à l'écoute de Dieu».

Certains diront qu'un sentiment de culpabilité avait tracassé mon subconscient pendant toutes ces années. Je ne le crois pas. Des dettes de cinq livres ne me tracassaient guère !

Peter restitua la somme. Le lendemain, il lui vint une autre pensée : rembourse cent cinquante livres à la commission des bourses. Il le fit immédiatement, ce qui prouve qu'il prenait l'expérience au sérieux.

Puis il se mit à trouver dans ces moments d'écoute un autre type d'inspiration, des directives plus que des correctifs. Voici ce qu'il en dit :

Pendant les premiers raids aériens, je faisais le fanfaron pour vaincre ma peur. Lorsque Londres fut bombardée en plein jour, j'étais terrorisé et je

me forçais à sortir sur la place de *Ludgate Circus* pour regarder les bombes tomber sur les docks.

Peu après avoir promis à Garth Lean d'écouter Dieu, il me vint à l'esprit que, si je me confiais à Dieu, la peur n'avait plus de raison d'être, mais qu'il ne fallait plus m'exposer sans raison dans les rues pendant les raids.

Expliquez-le comme vous voudrez. Depuis, je n'ai plus eu vraiment peur pendant les bombardements.

Mais l'automne suivant, lorsque l'invasion de l'Angleterre semblait imminente et que nous étions pilonnés par les bombes, je fus très inquiet pour ma famille. Ma femme et nos trois enfants, encore en-dessous de sept ans, se trouvaient dans notre ferme du Suffolk. Les nazis pouvaient débarquer d'un jour à l'autre et ils choisiraient probablement cette région des côtes Est du pays. Je ne savais que décider : d'abord, je pensai évacuer la famille en Cornouailles, puis dans le Cumberland ; je caressai même l'idée de l'envoyer en Amérique.

Garth Lean me proposa de soumettre la question à Dieu. Cette suggestion me parut légèrement farfelue, mais je priai pour être guidé, et écoutai. Très vite, une pensée claire et insistante me traversa l'esprit : laisse ta famille là où elle est. Aie confiance. Vous n'êtes pas seuls dans votre village et les autres ne peuvent pas partir. Soyez pour eux un exemple de bon sens et de confiance.

Ma famille est donc restée dans le Suffolk et j'ai cessé de me faire du souci.

Un jour, Peter m'a invité à l'accompagner

dans sa ferme. Il avait mis la dernière main à l'édition dominicale de son journal et dormi quelques heures au bureau, avant que nous nous retrouvions à la gare, le dimanche à l'aube. Pendant le voyage, je me rendis compte que sa femme Doë ne savait encore rien des récentes découvertes de son mari. Toute l'histoire allait donc éclater au grand jour et Peter se mordait presque les doigts de m'avoir invité.

Doë nous attendait à la gare avec un cabriolet et c'est dans cet équipage que nous sommes allés jusqu'à la ferme un peu délabrée qu'ils avaient achetée l'année précédente. Peter fit le tour du propriétaire avec le fermier et je me mis à arracher des betteraves avec Doë. Je ne fus pas long à m'apercevoir qu'elle aussi avait entrepris son exploration : elle avait lu le livre *Ceci n'est pas pour vous* que Peter avait laissé à la ferme un week-end précédent, et elle s'était mise à écouter Dieu. Elle avait même réglé un différend avec la blanchisseuse du village.

Peter rentra de sa promenade et plus un mot ne fut prononcé sur le sujet. Mais, le lundi matin, visiblement gêné, Peter risqua en présence de Doë :

— Eh bien, Garth, tu ferais bien d'expliquer à Doë ce que nous avons fait ensemble.

— Ce ne sera pas nécessaire. Elle a fait la même expérience de son côté.

Et c'est ainsi que nous nous sommes mis les trois ensemble à l'écoute de la voix intérieure.

Comme Peter l'a écrit lui-même, ma première visite chez lui fut suivie d'une période pendant

laquelle il ne voulut plus me voir, car il refusait d'obéir à une pensée qu'il avait eue d'avouer à Doë un certain incident de sa vie. Ceci ne m'inquiéta pas, car je savais que Peter s'était engagé envers Dieu et non envers moi. Finalement, il obéit et la voie fut de nouveau libre.

Entre-temps, le Réarmement moral avait fait l'objet de fréquentes attaques dans la presse, y compris dans l'*Express* même. Peter répondit par une lettre ouverte, que le journal refusa de publier. Le rédacteur en chef affirma carrément qu'il appréciait les articles du détracteur, un certain Tom Driberg, et qu'il ne publierait aucune réponse. Peter décida alors de faire connaître la vérité telle qu'il la voyait en écrivant le livre *Ils sont innocents*. Ce titre était inspiré d'un autre livre que Peter Howard avait écrit avec deux de ses collègues journalistes sous le titre *Ils sont coupables*, et qui rendait Chamberlain et ses ministres responsables de la retraite de Dunkerque.

Le directeur par intérim de l'*Express* voulut lui interdire de publier ce nouveau livre et Peter démissionna. Faire connaître la vérité sur un grand mouvement international lui sembla plus important que le sort d'un journaliste, même d'un journaliste aussi important à ses propres yeux que lui-même!

D'un jour à l'autre, ses revenus tombèrent à zéro. Il s'efforça alors de subvenir aux besoins de sa famille en exploitant sa ferme, alors en assez piteux état. Libéré du service militaire pour raisons de santé et sans charges familiales, je décidai de partager cette aventure et je passai la majeure

partie des trois années suivantes à la ferme.

Doë était d'un courage indomptable et, en deux ans, Peter et elle réussirent à rendre l'exploitation florissante. Elle devint aussi un centre de vie nouvelle, où les gens se mirent à affluer de tous les coins de la Grande-Bretagne.

A la fin de la guerre, Peter partit pour l'Amérique, où il fit la connaissance de Buchman. C'est grâce à celui-ci qu'au cours des quinze années suivantes, un chrétien sincère mais individualiste devint un grand leader spirituel.

Ils travaillèrent d'abord en étroite collaboration. Puis, pendant quatre ans, Buchman ne voulut plus avoir affaire avec lui. « Du jour au lendemain, écrivit Howard plus tard, Buchman a barré portes et fenêtres entre nous. Rien de ce que je faisais ne trouvait grâce à ses yeux. En public, ou en privé, à tout bout de champ, je recevais rebuffades et réprimandes. Buchman voulait que je choisisse Dieu seul comme fondement de ma vie et non une autorité humaine. »

Personne ne prétendrait que Buchman était parfait. Il s'en serait lui-même défendu avec la dernière énergie. Mais il avait l'art de donner à chacun le traitement dont il avait besoin, malgré tous les ennuis et toute la souffrance que cela pouvait lui causer.

« L'apparente dureté avec laquelle Buchman traita Howard, écrit la fille de celui-ci, montrait l'étendue de la confiance qu'il mettait en lui. Buchman avait du génie pour déchiffrer les hommes. En Howard, qui lui avait demandé de

l'aide, il sut voir le chef extraordinaire qu'il pourrait devenir. Mais il voyait aussi ses faiblesses : orgueil, suffisance, souci de l'approbation des autres. Buchman voulait qu'émerge un caractère au tranchant bien aiguisé, affranchi de toute attache humaine. »¹

C'est autour de Pâques 1950 que cette période difficile prit fin. Howard écrit : « Deux pensées s'imposèrent alors à moi : vis la pureté absolue par amour pour Dieu et fais du cœur de cette bataille ta demeure permanente pour le restant de tes jours. C'était là me couper de toute sécurité humaine, comme Buchman lorsqu'il avait renoncé à un travail rétribué. Peut-être ne retournerais-je jamais dans mon foyer ou mon pays. Je devais être prêt à tout ce que Dieu pourrait me demander. »

Howard prit ces décisions et n'en parla à personne. Peu après, il longeait un corridor quand il entendit derrière lui une voix : « Comme au bon vieux temps, n'est-ce pas, Peter ? » C'était Buchman. Pendant les onze années qui suivirent, jusqu'à la mort de celui-ci, les deux hommes furent unis comme les deux doigts de la main.

Buchman avait bâti sur du roc : Peter devint un remarquable chef de file, doté d'une sensibilité, d'une vision d'ensemble et d'une efficacité extraordinaires.

¹ *Le Combat de Peter Howard*, Anne Wolrige-Gordon, Editions de Caux.

Avec femme et enfants

Pendant la guerre, Margot s'enrôla dans le service civil agricole. Avec six autres jeunes filles, elle travailla dans un domaine du nord de l'Angleterre, que sa propriétaire avait mis à disposition du Réarmement moral pour y établir son centre pendant que Londres était sous les bombardements.

Les jeunes filles convertirent les pelouses et les parterres en cultures maraîchères et, bientôt, les salades et les poireaux que Margot transportait avant l'aube dans un vieux camion s'acquirent la réputation d'être les meilleurs sur le marché de Liverpool. Les jeunes filles gagnaient une livre et demie par semaine et la besogne était dure : les terrasses et les courts de tennis ne sont pas les terrains les plus faciles à labourer ! Le seul instrument mécanisé à disposition était un vieux motoculteur, véritable brute qui expédiait de temps en temps ses conductrices en vol plané jusque dans les magnolias bordant les tennis.

Le soir, après leurs huit heures de travail et un dîner avalé en vitesse, Margot et ses camarades écrivaient des articles ou imprimaient un bulletin de nouvelles à l'intention de soldats en opération à travers le monde.

Ces jeunes filles avaient demandé à être envoyées dans ce centre de Tirley Garth parce qu'elles voulaient l'entretenir et le développer, tout en accomplissant leur service agricole. Pen-

dant toute la guerre, il abrita une communauté d'une cinquantaine de personnes, qui passait à plus de cent pendant les week-ends avec la venue de permissionnaires ou d'ouvriers des fabriques d'armement avoisinantes. La discipline, librement consentie, comprenait une heure de silence au début de la journée. Au dire des soldats, elle était plus exigeante que celle du service militaire.

Une quinzaine de femmes s'occupaient de la cuisine et de l'entretien de la maison. L'unité qui régna entre ces maîtresses de maison ne fut pas la moindre victoire de cette période de guerre. «Quinze femmes qui s'entendent bien, s'exclama un colonel américain de passage. Voilà un exemple pour le monde entier.»

L'honnêteté était le secret de cette vie en communauté. Le genre d'honnêteté sur soi-même et envers les autres qui fait dire : «Je ne peux plus te sentir, qu'est-ce qui cloche en moi ?» Honnêteté et aussi certitude que le changement est possible : «Si nous marchons dans la lumière comme Il est dans la lumière, dit saint Jean, nous sommes en communion les uns avec les autres ; et le sang de Jésus-Christ nous purifie de tout péché.»

La guerre finie, le centre de Tirley, qui est situé à moins de cent kilomètres des régions industrielles, continua à créer un esprit d'équipe dans les mines et les usines. Les mineurs qui y étaient venus pendant la guerre déclenchèrent une campagne dans le bassin houiller du Staffordshire, qui eut une incidence directe sur la production du charbon alors si vitale pour la reprise économique du pays.

A Noël 1945, Margot était assise avec des amis autour du sapin illuminé, quand elle eut la pensée qu'elle et moi serions mariés avant le Noël suivant: «C'était comme si une pomme d'or était tombée de l'arbre entre mes mains», me dit-elle plus tard. Au cours des mois suivants, plusieurs de ses amies se fiancèrent et sa sœur cadette épousa un major qui rentrait de Yougoslavie, où il avait soutenu les guérilleros de Tito.

Pour Margot, rien! Jusqu'au beau matin de mai où la pensée très nette lui vint: aujourd'hui Garth viendra te demander en mariage. J'arrivai en effet le soir même et, six semaines plus tard, Frank Buchman bénissait notre mariage dans l'église méthodiste locale.

Pendant notre voyage de noces, Margot téléphona à Frank Buchman:

— Alors, qu'en dites-vous? demanda-t-il.

— C'est merveilleux.

— Eh bien, faites que cela continue!

Ce fut le cas. Nous ne prétendons pas que tout le monde doive nous imiter, mais nous ne regrettons pas les douze années que nous avons dû attendre. Le moment que Dieu choisit n'est pas le nôtre, mais il est toujours bien choisi! Parmi les gens qui essaient sincèrement de vivre sous la direction de Dieu, j'en ai connu qui se sont fiancés en l'espace de quelques jours ou de quelques semaines, et d'autres qui ont attendu longtemps. Mais je n'ai jamais vu se briser un mariage qui était le fruit d'une direction divine.

Notre cas était peut-être particulier, je l'avoue. Au cours des années trente, l'action que nous

menions nous conduisit sur des continents différents et la période de guerre ne semblait guère propice à fonder un foyer. Mais la principale raison qui fit retarder notre mariage reste que cette union ne nous sembla pas voulue par Dieu avant 1946.

L'attente ne fut pas toujours facile. Pendant la première année de guerre, Margot sentit que je prenais une trop grande place dans ses pensées : « Je me demandais constamment si j'allais l'apercevoir. Il me suffisait de recevoir de lui une lettre, même purement administrative, pour voir la vie en rose. » Tacitement, nous glissions peu à peu dans une relation de dépendance réciproque, et Margot me fit dire par un ami qu'il fallait y mettre fin. C'était l'époque où Londres subissait le *blitz* allemand et je me souviens d'avoir souhaité qu'une bombe m'anéantisse !

Dans l'ensemble, cependant, nous nous sommes sentis libres et ces années furent créatrices pour l'un et l'autre. Comme d'autres avant nous, nous avons acquis la preuve que les sentiments peuvent être sanctifiés et utilisés au bénéfice de ceux qui nous entourent et que, contrairement à une opinion trop répandue, on n'a pas besoin de relations sexuelles ni d'une amitié exclusive pour s'épanouir, même lorsqu'on est jeune.

« La pureté implique d'abord un sacrifice, écrivait une de nos amies, une charmante Suédoise de vingt-et-un ans, mais la soi-disant liberté finit par coûter bien plus cher. La pureté est un cadeau de Dieu qui ne cesse de grandir. L'impureté vous laisse sur votre faim, si bien qu'on en

veut toujours davantage. On n'a pas besoin d'essayer la licence pour savoir qu'elle ne satisfait pas ; mais il faut essayer la pureté pour découvrir qu'elle satisfait pleinement.» Et elle ajoute : « Lorsque les tentations surviennent, j'ai le choix entre trois attitudes : me laisser aller et céder ; essayer de résister avec mes propres forces ; ou bien me tourner vers Dieu. A chaque fois, Il m'indique d'autres gens auxquels je dois ouvrir mon cœur. La pureté et l'amour pour les autres vont de pair dans ma vie. »

C'est aussi l'expérience que nous avons faite, non sans quelques accrocs. Ainsi, notre vie n'a pas cessé de s'enrichir au fil des ans. Pourtant, nous avons tous les deux la tête dure, moi en tout cas. Il arrive que Margot fasse une suggestion que je considère d'emblée comme stupide. Puis, à la réflexion, je la trouve sensée et même meilleure que ma propre idée. Je me l'approprie alors, sans rien dire. J'ai dû apprendre à demander pardon, sincèrement. La recommandation de saint Paul que chacun considère son prochain comme meilleur que soi est un remède souverain dans la vie à deux.

La transparence absolue est importante. Le fait d'être marié ne m'a pas empêché de désirer d'autres femmes. Toute tentation dans ce domaine, si on la laisse aller, suit une progression : regard, pensée, fascination et chute. Si l'on arrête la tentation au moment du regard, ou de la pensée, en étant honnête avec soi-même et avec son conjoint, on évite la chute.

Nous avons dû apprendre, et souvent réap-

prendre, que la véritable satisfaction n'est qu'en Dieu, et renoncer à vouloir obtenir quoi que ce soit l'un de l'autre.

Alors que nos enfants avaient six et un an, mon travail m'appela en Inde pour huit mois. Ulcéré d'être ainsi séparé des miens, je m'y rendis à contre-cœur — ce qui n'était pas gai pour mon entourage ! Un matin, à Bombay, pendant mon moment de silence, il me vint cette pensée : aujourd'hui peut être le jour le plus heureux de ta vie. Cela ne fit qu'augmenter mon ressentiment, car cela semblait impliquer que Margot pouvait aussi être heureuse sans moi et que nous pourrions indéfiniment être heureux chacun de notre côté ! Pourtant, lorsque j'eus accepté la situation, je fus heureux... et elle aussi.

Avant de partir pour l'Inde, j'avais passé six mois en Allemagne et j'avais proposé à Margot de me rejoindre pour quelque temps. Mary avait sept mois et Margot avait quelqu'un de confiance à qui la laisser. Elle était pourtant partagée entre son inquiétude à l'idée de quitter les enfants et son désir de nous aider en Allemagne et de travailler avec moi. Plus son départ approchait, plus elle était tiraillée. Elle se mit à genoux pour confier à Dieu son désarroi et attendit tranquillement. Une pensée lui traversa l'esprit avec une telle clarté qu'elle crut entendre une voix : maintenant tu as une petite idée de la souffrance que j'endure chaque fois qu'un être humain se sépare de moi. Elle comprit qu'elle avait l'occasion de prendre une part, si minime fût-elle, à la souffrance du Christ. « Dès cet instant, mes doutes

s'évanouirent, me dit-elle en me rejoignant à Bonn, et je suis partie le cœur en paix.» Il est précieux de savoir qu'il existe un Tiers qui peut intervenir dans le ménage pour régler les différends et répondre à tous les besoins.

Il arrive que l'un ou l'autre d'entre nous — si ce n'est les deux — se réveille fatigué, abattu ou en pleine réaction. On peut alors s'aider mutuellement à trouver les causes et les remèdes, et à repartir d'un bon pied. Lorsque nous nous lançons dans la journée sans la moindre tension entre nous, les petits désaccords qui surviennent par la suite ne s'accumulent pas et se liquident au fur et à mesure.

Comme nous avons pu le constater avec nos deux enfants, Geoffrey né en 1947 et Mary née en 1952, l'unité des parents est aussi très importante pour les enfants, surtout quand ils sont petits : ne sont-ils pas des as pour déceler les failles qui existent entre leurs parents et s'y faufiler ? Si les parents veulent chacun s'attirer l'affection de l'enfant, celui-ci obtient ce qu'il veut en allant de l'un à l'autre, mais il perd aussi sa sécurité. « L'enfant a horreur de l'anarchie, d'un monde sans règles et d'une liberté sans borne, écrivait John Crosby dans l'*Observer*. A vrai dire, notre époque permissive est une catastrophe pour les enfants. » La désunion de leurs parents les secoue et les épouvante, même s'ils savent parfois en profiter.

Par contre, si les parents sont unis au sujet de leurs enfants, ils peuvent discerner quelle doit être la prochaine étape de leur développement.

Gronder un enfant sans répit est cruel et inefficace ; le gronder sur plusieurs points à la fois — parce qu'il nous énerve ou ne nous fait pas honneur devant nos amis — est doublement cruel et cela l'embrouille complètement. Mais si l'on se concentre sur un point qui semble primordial à un moment donné, on s'aperçoit que la victoire est acquise souvent sans mal.

Mary a passé par un stade où elle pleurnichait tout le temps. Il y avait d'autres points où elle aurait pu faire des progrès (nous aussi du reste), mais nous avons senti qu'il fallait d'abord gagner cette bataille-là. Margot et moi avons décidé de nous montrer fermes, quitte à passer momentanément sur tout le reste. «Mary, tu n'obtiendras rien en pleurnichant», l'avons-nous prévenue. Elle nous sentit unis et déterminés. Elle cessa en deux jours et ne recommença plus jamais.

Dans notre jeunesse, on entendait souvent parler d'*enfants frustrés*, terme qu'utilisaient les psychiatres pour désigner ceux qui, privés d'affection par leurs parents, s'en ressentiraient toute leur vie. Ces enfants-là existent encore, bien sûr. Mais aujourd'hui on trouve aussi des parents qui vivent dans la terreur d'être privés de l'affection de leurs enfants : ils n'osent pas les contrarier et leur accordent tout ce qu'ils veulent. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, ces enfants-là ne sont pas heureux et souvent ils finissent par vivre à l'encontre de tout ce que leurs parents espéraient pour eux. Après avoir écrit ces lignes, j'ai lu que le Dr Spock, qui s'était fait l'apôtre d'une attitude permissive de la part des

parents, a révisé son opinion, admettant, non sans courage, que ses théories avaient eu des conséquences désastreuses.

Nous avons pu vérifier cela à la suite de l'une de nos pires disputes familiales. C'était pendant les vacances scolaires et nous habitions à la campagne, car j'étais en convalescence. Geoffrey était insupportable et ne cessait de chicaner sa sœur. Un beau jour, au milieu du repas, je me mis en colère et l'envoyai dans sa chambre. Il refusa de bouger. Je me levai et voulus l'y forcer. Margot, craignant pour mon cœur malade, intervint et lui flanqua une gifle. Geoffrey bondit, courut au jardin et se mit à lancer des cailloux dans les vitres. Sa mère sortit pour le faire cesser et il la frappa. Nous étions bouleversés, tous les quatre.

Quand nous avons pu en parler ensemble, nous avons découvert le pourquoi de l'attitude de Geoffrey : parce qu'il était dans un internat, il se croyait moins aimé que Mary — ce qui n'était pas le cas — et nous étions à mille lieues de nous en douter. De plus, Mary, qui ne l'avait pas vu depuis un an, ne le quittait pas d'une semelle et cela l'agaçait prodigieusement. Une franchise totale entre nous permit de tirer la situation au clair.

Au cours des journées qui suivirent, Margot dut reprendre Geoffrey fermement à plusieurs occasions. Elle vit alors qu'elle l'avait longtemps ménagé pour conserver son affection. En fait, cet incident les rapprocha et depuis lors leur affection mutuelle n'a cessé de grandir, tout en les ren-

dant plus indépendants l'un de l'autre.

Quant à Geoffrey, il dit encore aujourd'hui que le jour où sa mère comprit qu'elle avait pour tâche de l'aider à aimer Dieu plutôt que de l'attirer à elle, marqua un tournant dans sa vie à lui.

Dans les pays scandinaves

En septembre 1954, on nous proposa de nous installer en Scandinavie avec nos enfants. Après tant de mois passés en Allemagne et en Inde, j'accueillis cette perspective avec allégresse. Mary avait presque deux ans et j'avais été loin de la maison pendant la plus grande partie de sa vie. Quelle joie donc lorsqu'ils me rejoignirent tous les trois à Stockholm et que Mary s'élança vers moi à travers le hall de l'aéroport en criant : « Papa, papa ! »

Pour la première fois, la famille se déplaçait au complet en réponse à un appel. Il y avait une douzaine de personnes d'âges et de milieux divers dans la maison où nous habitons. C'était une vie communautaire, avant que celle-ci ne devienne à la mode, et, comme dans toutes les communautés il fallut résoudre le problème des relations entre les individus qui la composaient.

Nous avons eu l'occasion par la suite de voyager dans les différents pays scandinaves et d'habiter avec d'autres familles. Un des aspects captivants de nos déplacements a été d'apprendre à connaître ces pays à travers les gens chez qui nous logions. Ce genre de contacts humains semble parfois manquer à la diplomatie officielle. Un soir, nous étions invités chez des amis avec l'ambassadeur de Grande-Bretagne en Suède et sa femme et je fus étonné de l'effusion avec laquelle ils remerciaient nos hôtes. Il ne s'agissait

pas de simples politesses : jusqu'ici ils n'avaient eu d'autres rapports avec les gens du pays que lors de cocktails et de réceptions officielles.

Margot et moi avons déjà eu l'occasion de visiter les pays scandinaves et nous y comptons de nombreux amis. Nous les connaissons assez pour ne pas les considérer en bloc et ne pas croire qu'ils formaient une entité scandinave homogène et harmonieuse. L'histoire a laissé son patrimoine d'amitiés et de ressentiments. La Suède et le Danemark se sont dominés l'un l'autre. La Suède a régné sur la Norvège et sur la Finlande. Pendant la dernière guerre, la Norvège, la Finlande et le Danemark étaient envahis et durent combattre avec acharnement pour leur indépendance, tandis que la Suède restait à l'écart du conflit.

Un jour, j'ai demandé à un journaliste de la télévision finlandaise comment il définirait les quatre pays scandinaves.

— Avez-vous une fille ? demanda-t-il. Alors il faudrait qu'elle épouse un Norvégien, achète une maison en Finlande, la meuble au Danemark et vive en Suède.

Il ajouta :

— Les Norvégiens mangent pour vivre et les Danois vivent pour manger. Quant aux Suédois, ils mangent pour boire, car une loi interdit de se faire servir de l'alcool dans un établissement public en dehors des repas.

Pour nous, chacun de ces pays a son charme. L'humour des Danois, l'esprit indépendant des Norvégiens, l'obstination des Finlandais, qui

provoque des crises mais leur permet aussi de les traverser, la générosité des Suédois sous leur masque de froideur, sont des qualités que nous avons appris à apprécier.

A cette époque, au milieu des années cinquante, la Suède était considérée dans la mythologie occidentale comme le paradis de la société d'abondance. La population y bénéficiait d'avantages sociaux comme nulle part ailleurs et la richesse y était plus également répartie. Pourtant, à ce moment déjà, le premier ministre Erlander déplorait qu'en dépit de toutes les réalisations de son gouvernement socialiste, le peuple ne fût pas heureux. Le taux des suicides était élevé et de violentes échauffourées avaient éclaté à Stockholm entre des jeunes et la police. La jeunesse s'ennuyait dans une société où tout était prévu et où toutes les expériences étaient permises, le sexe, la drogue et autres. Pour des adolescents qui avaient tout essayé avant d'avoir vingt ans, la vie n'avait plus d'attrait.

Notre séjour en Scandinavie s'annonçait donc plein d'intérêt et il allait nous permettre de mesurer la force de l'expérience chrétienne dans le contexte international.

Un soir de janvier 1955, nous étions invités à dîner chez nos amis Harhoff, à Copenhague, en compagnie de Ole Björn Kraft, chef du parti conservateur danois et ancien ministre des Affaires étrangères. Celui-ci, qui rentrait d'une conférence du Réarmement moral à Washington, nous raconta qu'il avait été témoin du dénouement miraculeux d'un conflit entre les pilotes et la

direction des *National Airlines*. Il avait entrevu là une manière nouvelle d'aborder les problèmes internationaux, comme ceux auxquels il avait eu affaire en tant que président du Conseil de l'OTAN.

L'un de nous lui demanda quel était le problème le plus urgent qui se posait à son pays. La réponse fut immédiate : « La manière dont l'Allemagne traite la minorité danoise du Schleswig. Cela empoisonne les relations entre nos deux pays ! »

La minorité danoise en Allemagne avait de bonnes raisons de se plaindre : avec quarante-deux mille votants, elle n'avait aucun représentant au parlement du Schleswig-Holstein, alors que, de l'autre côté de la frontière, au Danemark, la minorité allemande, qui comptait moins de dix mille électeurs avait, elle, un député au parlement danois. En Allemagne, en effet, les partis devaient obtenir au moins cinq pour cent du total des voix pour avoir droit à un siège, ce que le parti danois n'atteignait pas.

Il y avait aussi des injustices dans le domaine de l'éducation. Les écoles en langue danoise existaient, mais le gouvernement du Land venait de leur réduire ses subsides. En outre leurs diplômes n'étaient pas reconnus en Allemagne. Il était donc difficile pour les Allemands de langue danoise qui avaient suivi ces écoles d'entrer dans les universités allemandes ; s'ils allaient poursuivre leurs études au Danemark, leurs licences en droit ou en médecine n'étaient pas non plus reconnues en Allemagne.

Cette situation exacerbait des ressentiments qui, au-delà de l'occupation allemande pendant la seconde guerre mondiale, remontaient à l'annexion du Schleswig-Holstein en 1854.

A la suite d'un débat animé au parlement danois, le ministre des Affaires étrangères, H. Hansen, avait soulevé la question à une réunion du Conseil de l'OTAN, à laquelle Adenauer participait en tant qu'observateur. Celui-ci avait immédiatement fait une démarche auprès du gouvernement du Schleswig-Holstein. La situation semblait devoir s'arranger mais les négociations avaient été paralysées par les Danois, qui se méfiaient par expérience des traités avec les grandes nations. Ils s'opposèrent catégoriquement à celui que l'Allemagne leur proposait.

Il était cependant urgent de trouver une solution : l'entrée de l'Allemagne à l'OTAN devait être ratifiée par le parlement danois et l'on craignait que le vote soit négatif si la question du Schleswig n'était pas réglée.

La méthode que Kraft avait vue à l'œuvre à Washington était-elle applicable dans ce cas ? Il se montrait sceptique, mais il concéda que Dieu pouvait intervenir aussi bien à Copenhague qu'à Washington. Nous nous sommes donc tus un moment, réfléchissant à ce qu'Il pourrait avoir à nous dire.

Il arrive souvent, quand plusieurs personnes se mettent ensemble à l'écoute, que les idées se complètent les unes les autres. C'est ce qui se passa. De l'échange qui suivit se dégagea l'idée que Kraft devrait rencontrer en privé Heinrich Hell-

wege, un des membres du gouvernement d'Adenauer qui, comme Kraft, était allé à Caux. Cette pensée était plus insolite qu'il ne semble, car Kraft ne faisait plus partie du gouvernement. On téléphona à Bonn le soir même et la réponse arriva le lendemain: le ministre Hellwege serait heureux de rencontrer Kraft dix jours plus tard à Hambourg.

Kraft me demanda de l'accompagner. Au dernier moment, le rendez-vous faillit être décommandé car le premier ministre danois était mort subitement et Kraft devait parler de lui à la radio. Il réussit à faire enregistrer son allocution in extremis et à se présenter en temps voulu à l'aéroport.

Hellwege s'était fait accompagner par un de mes amis et compatriotes qui lui servait d'interprète. Nous prîmes place autour d'une table. L'atmosphère n'était pas très chaleureuse, mais Hellwege eut la sagesse d'engager la conversation en demandant à Kraft des nouvelles de son voyage à Washington. Lorsqu'on aborda les relations germano-danoises, la confiance s'était créée. Kraft expliqua l'exaspération des Danois et les conséquences que pouvait avoir leur mauvaise humeur pour l'OTAN.

«Nous ne voulons pas un traité officiel, dit-il, mais une meilleure compréhension et l'assurance que la discrimination cessera au Schleswig-Holstein. Peut-être pourrait-on faire de part et d'autre des déclarations simultanées dans ce sens.»

L'idée semblait nouvelle pour Hellwege. Il

expliqua que la loi sur les cinq pour cent avait été introduite pour éviter la prolifération des partis, mais il convint que la minorité danoise constituait un cas spécial. Après une discussion nourrie sur tous les aspects de la question, nous nous sommes mis ensemble à l'écoute de Dieu.

Hellwege fut le premier à lire à haute voix ses pensées : « C'est à nous les Allemands de prendre l'initiative, car nous avons un lourd passif envers le Danemark. Je vais rentrer à Bonn pour voir le chancelier et lui demander d'agir. »

Je repris l'avion avec Kraft. A notre arrivée, on nous dit que l'aérodrome avait été fermé toute la journée à cause du brouillard : le matin, notre avion avait été le dernier à décoller, et nous étions les premiers à recevoir la permission d'atterrir ! Coïncidence ? Peut-être. Mais je me souvins de ce que disait l'archevêque Temple : « Quand je prie, il se produit des coïncidences. Quand je ne prie pas, il n'y en a pas. »

Entre temps, Hellwege avait regagné Bonn. Le chancelier Adenauer, qui avait déjà pu apprécier l'aide de Caux pour la réconciliation franco-allemande, agit immédiatement. Le mercredi suivant, 3 février, le journal de Copenhague *Berlingske Tidende* annonçait que le gouvernement avait été invité à envoyer une délégation à Bonn pour entamer des négociations. Celles-ci aboutirent le 29 mars.

Un rapport officiel du gouvernement danois a qualifié cet événement de « l'un des plus importants, sinon le plus important, des années cinquante, en politique étrangère ». Quant au

ministre-président du Schleswig-Holstein, von Hassel, il affirma que cet accord était le plus libéral qu'on puisse trouver au monde.

En mai 1955, Kraft invita Hellwege à parler lors d'une vaste réunion publique à Copenhague. C'était la première fois qu'un ministre allemand se rendait au Danemark depuis l'occupation. Puis, en mars 1956, les deux hommes prirent publiquement la parole côte à côte à Hanovre, capitale de la Basse-Saxe dont Hellwege était entre temps devenu ministre-président. Celui-ci déclara: «C'est en appliquant les principes du Réarmement moral que M. Kraft et moi-même sommes parvenus à réaliser une unité d'action. Nous avons ainsi contribué à résoudre le problème de la minorité danoise au Schleswig-Holstein et à préparer l'accord qui fut signé par le premier ministre Hansen et le chancelier Adenauer.»

Entre les réunions publiques de Copenhague et de Hanovre, Kraft s'était joint à une *mission mondiale* du Réarmement moral qui rassemblait deux cents personnes et présentait de pays en pays la comédie musicale de Peter Howard *L'Ile qui disparaît*. En automne 1955, cette mission arriva en Finlande. Le premier ministre Kekkonen assista au spectacle en compagnie d'un hôte de passage, le premier ministre U Nu, de Birmanie. A Stockholm, la pièce fut jouée à l'Opéra, en présence du roi Gustave-Adolphe. Cependant, la presse suédoise déclencha une campagne de calomnies contre le Réarmement moral. Les attaques furent si virulentes que bien des gens qui

avaient été sincèrement intéressés par notre travail nous tournèrent le dos.

Pour moi, cette période fut très pénible. La division se réinstallait dans certains foyers qui semblaient avoir retrouvé l'unité. Des jeunes retombaient dans la soi-disant *liberté* sexuelle. Mais surtout, j'enrageais de voir s'écrouler tout le beau travail que j'avais accompli. Cette déconvenue, alliée à des efforts acharnés pour redresser la situation, fut sans doute la cause des douleurs que je commençai à ressentir. Un spécialiste diagnostiqua une maladie de cœur. Je savais que, depuis des générations, la plupart des Lean mâles étaient atteints de troubles cardiaques et ne dépassaient pas la cinquantaine, et voilà que les symptômes de cette maladie apparaissaient chez moi !

On me conseilla de retourner en Angleterre pour prendre du repos. Pendant le voyage en train, j'eus une sérieuse défaillance cardiaque et j'aboutis à l'hôpital où je passai six semaines. Après quoi, des amis nous prêtèrent un cottage dans le Surrey et ce fut le début d'une nouvelle étape pour Margot et pour moi.

Peurs, haines et autres ornières

Que faire lorsqu'on a peur ? Cette question me tourmentait tandis que ma convalescence s'éternisait. Après mon séjour à l'hôpital, j'avais eu deux rechutes et je ne sentais aucune amélioration. Pendant les bombardements de Londres, je n'avais pas vraiment connu la peur — peut-être par manque d'imagination — mais, à présent, c'était une autre affaire !

Un jour, je reçus une lettre de Peter Howard, qui m'écrivait ce qu'il avait découvert à cet égard :

« Les peurs me sont d'une grande aide. Elles font office de poteaux indicateurs, qui me redirigent vers la Croix. De quoi ai-je peur en effet, si ce n'est de ne pas obtenir ce que je veux, ou de perdre ce à quoi je tiens ? La peur n'est que le corollaire de mon ambition. Si je choisis d'aller à Dieu dès que je la sens venir, elle augmente ma foi au lieu de me paralyser.

« Au moment où j'ai quitté l'*Express*, j'ai appris une leçon importante. Pendant des semaines, j'avais l'esprit littéralement paralysé par la peur. Je craignais que la ferme ne se solde par un échec financier, mais surtout je craignais que mes amis disent : il a eu tort, nous l'avions averti ! Un matin que j'étais assis, raide comme une momie, à attendre une inspiration qui ne venait pas, une pensée toute simple me traversa l'esprit : si tu n'étais pas tenaillé par la peur, que ferais-tu

aujourd'hui ? Eh bien, va et fais-le avec Ma force et Ma puissance. Je l'ai fait, et je n'ai plus jamais été effrayé par la peur. »

J'avais fait des expériences semblables aux côtés de Peter Howard lors de ses débuts à la ferme. Mais à présent les circonstances étaient différentes : j'étais malade, immobilisé, oisif, et il me fallait recommencer à zéro. J'exigeais tout bonnement un rétablissement complet et je voulais savoir quand il se produirait. Auparavant, pendant une grippe ou après une opération, j'avais toujours pu me dire : dans une semaine, dans un mois, je serai guéri et je reprendrai la vie comme avant. Je réclamaïis maintenant la même certitude.

Je rechignais aussi à ne pouvoir me suffire à moi-même, à dépendre totalement des autres. Et pourtant, c'est souvent lorsque l'on se sent faible et inquiet que l'on fait les plus importantes découvertes spirituelles.

Un jour, un de mes amis se présenta à l'improviste chez moi. Nous collaborions depuis près de vingt-cinq ans et j'aurais juré que j'avais une réelle affection pour lui. Mais je refusai de le recevoir. C'était plus fort que moi. Il avait eu l'amitié de venir de Londres pour demander s'il pouvait m'être utile, mais je ne me sentais pas en état de le voir. Je le laissai attendre dans la pièce voisine et il dut repartir sans même me saluer.

Ce n'est qu'après plusieurs mois que je compris la raison de mon attitude. Je lui en voulais pour un incident qui s'était passé bien des années auparavant. Un acteur de cinéma avait manifesté

le désir de découvrir la foi et j'avais emmené cet ami chez lui. A plusieurs reprises, la soirée avait été interrompue par l'arrivée de starlettes que l'acteur embrassait avec une ardeur qui semblait au profane dépasser la simple formalité. Cela ne me gêna guère et j'y trouvai un certain piquant. Mais, sur le chemin du retour, mon collègue avait estimé que je perdais mon temps à travailler dans ce milieu. Il me conseilla de me consacrer plus assidûment à ceux qui avaient déjà commencé à changer — ce en quoi il avait raison.

Cependant, son avis m'avait fait l'effet d'une brimade. Je l'avais jugé trop circonspect et incapable d'apprécier mon travail. Par la suite, nous nous étions apparemment bien entendus. Si un désaccord surgissait, il y avait peut-être une brève passe d'armes, ou bien je refoulais mes réactions. Nous divergions par nos tempéraments, pensais-je, même par nos vocations : lui était un berger, soucieux de la vie spirituelle du troupeau, moi j'étais un pêcheur audacieux qui ne craignait pas les vagues. Depuis notre visite chez l'acteur, l'image que je me faisais de lui me servait d'excuse et me rehaussait à mes propres yeux. Lorsqu'il me semblait prudent ou tâillon, j'enregistrais le fait à son passif. Lorsqu'il faisait preuve d'audace, je n'en tenais aucun compte. Il était presque devenu un ennemi, sans que j'en sois conscient. Quant il vint me voir dans le Surrey, j'étais trop faible pour jouer la comédie et mes véritables sentiments se manifestèrent au grand jour.

Plus tard, Dieu me montra que mon attitude

devait être qualifiée de haine et que je devais en demander pardon sans restriction. Mon ami se montra très compréhensif. Nous n'avons pas toujours été d'accord depuis, mais la haine n'est jamais réapparue en moi et nous avons eu du plaisir à travailler ensemble.

Cette leçon me marqua pour le reste de mes jours. Au début de mon itinéraire dans la foi, je n'aurais jamais imaginé que je puisse haïr. Si, avant de m'endormir, il m'arrivait de rabâcher des réactions contre quelqu'un qui m'avait contrarié, mes sentiments portaient des qualificatifs moins catégoriques. En apprenant à me mieux connaître, je me découvris une propension à détester toute personne qui se met en travers de ma volonté ou qui me regarde de haut. Comme en témoigne l'exemple qui va suivre, ce trait de mon caractère, s'il se manifeste plus rarement, n'a cependant pas disparu.

Il y a quelques années, j'avais aidé quelqu'un à écrire un livre. Cette personne m'avait exprimé sa reconnaissance et je sais qu'elle était sincère. Puis j'entendis parler de critiques qu'elle avait émises derrière mon dos et j'en fus très irrité.

Mon fils Geoffrey partait pour neuf mois en Australie et Margot et moi voulions lui dire au revoir à l'aéroport. Il venait d'obtenir son permis de conduire et c'est lui qui prit le volant. Il était d'une prudence compréhensible, mais que je jugeais excessive. Assis à côté de lui, je ruminais ma mauvaise humeur, ce qui ne faisait qu'augmenter sa nervosité. Bientôt, tous mes griefs contre l'auteur du livre se furent reportés sur lui et

j'éclatai. La journée fut gâchée pour tout le monde.

La haine, qu'elle soit contre une personne, une classe ou une race, ne connaît pas de frontières. D'abord dirigée contre ceux qu'on a motif de détester, elle s'étend bientôt à d'autres, même à ceux que l'on croit aimer. On commence par haïr les représentants d'une autre classe ou d'une autre race et on finit par haïr ceux de son propre bord. Ainsi la haine se retourne contre celui qui la nourrit. Elle lui est plus dommageable qu'à ceux qui en sont l'objet.

Ces considérations pourraient paraître banales si la haine — une haine souvent bien plus virulente que la mienne — n'entravait bon nombre d'institutions humaines.

Je lisais récemment dans une étude sur le gouvernement travailliste de 1945, préparée par un journaliste de gauche bien connu :

« Tout le monde le sait, les artisans de la Nouvelle Jérusalem se détestaient. Gaitskell disait que Wilson n'arriverait à la présidence du parti qu'en lui passant sur le corps (une prophétie qui s'est réalisée !). Bevin traitait Morrison de faux-jeton. Morrison détestait Attlee. Bevin détestait Dalton, Crossman détestait Bevin, Attlee détestait Crossman... Si l'on est attristé de devoir faire état de leurs jalousies dévorantes, ce n'est pas tant parce qu'elles ternissent l'image que nous nous étions faite de la solidarité socialiste, mais c'est parce que le peuple britannique méritait mieux que cela en 1945. Et s'il ne l'a pas eu, c'est parce que les hommes qu'il avait élus s'entre-déchiraient. »

Je cite ce passage sans parti pris, car les gouvernements conservateurs ont eu les mêmes travers. Je constate simplement que mes faiblesses se retrouvent dans les cercles les plus prestigieux. Je ne peux pas m'attendre à ce que les hommes publics vivent différemment si moi je ne suis pas disposé à changer.

Une autre ornière tout aussi pernicieuse que la haine consiste à donner à un être humain la première place dans votre vie. La tentation est forte lorsqu'il s'agit de proches ou d'êtres chers : mari, femme ou enfants, par exemple. Mais il arrive aussi qu'on se mette à dépendre de quelqu'un d'autre.

Vers la fin des années trente, Buchman me demanda un jour s'il y avait de l'homosexualité parmi mes amis d'Oxford.

— Sûrement pas, Frank, répondis-je.

— Tu ne penses pas que certains hommes en dominant d'autres et que ceux-ci aiment se sentir dominés ? Est-ce que l'amitié que vous avez les uns pour les autres compte parfois davantage que l'amitié avec le Christ ?

— Ah ! Ça ? Bien sûr. Mais quel rapport avec l'homosexualité ?

Il y eut un silence, puis Buchman ajouta :

— Pas étonnant que tu n'aies pu aider cet artiste.

Il s'agissait d'un homme que j'avais rencontré deux ans auparavant et qui était venu à quelques-unes de nos réunions. Il avait été fasciné de voir que les gens pouvaient changer.

Au cours d'un dîner en tête à tête à son club, il m'avait confié qu'il était lié par des pratiques homosexuelles. Il semblait désirer en être libéré tout en voulant s'y accrocher.

— Cela a commencé tout petit, me dit-il, quand je voyais mon père molester ma mère. Plus tard, X (il nomma un écrivain célèbre) me violenta. C'est devenu mon mode de vie.

J'avais répondu que moi aussi j'avais eu de mauvaises habitudes et que j'en avais été délivré. Sûrement, Dieu pourrait faire de même pour lui. Il n'avait pas réagi. Comme je tenais à conserver son amitié, je n'avais pas insisté.

Plus tard, je l'avais présenté à Buchman et nous avons passé une demi-heure ensemble. L'artiste avait parlé presque sans arrêt, sans toutefois mentionner son penchant. Mais cette fois-ci, il s'était trouvé en face d'un homme perspicace et insensible à la flatterie. Peu de temps après, il lançait dans la presse de méchantes attaques contre Buchman. Celui-ci ne s'en était pas étonné et il ne m'avait pas reparlé de cet artiste jusqu'à cette petite phrase.

Il me fallut du temps, peut-être un an ou deux, pour comprendre ce que Buchman voulait dire. Sans avoir jamais été attiré physiquement par cet homme — ni lui par moi autant que je sache — j'avais joui de notre relation comme si j'avais été l'un de ses *minets*: son amitié me flattait, elle passait avant mon désir d'aider cet homme, elle m'était plus précieuse que celle du Christ.

J'ai dû reconnaître que, par instinct, je recherche avant tout l'affection et l'appréciation des

autres. Pour être en mesure d'aider ceux qui sont dans la situation de cet artiste, il faut avoir soumis au Christ ce que l'auteur de *L'Imitation de Jésus-Christ* appelle nos «affections dérégées».

Tout comme cette expérience douloureuse m'avait été bénéfique, ma maladie fut à bien des égards un enrichissement. Je ne pouvais pas courir en tous sens, ni entreprendre trente-six choses à la fois : j'appris à en faire moins et à le faire mieux. Au début, je ne pouvais écrire qu'une lettre ou deux par jour : elles gagnèrent en profondeur et mes correspondants en retirèrent davantage. Les contacts avec mes visiteurs semblaient aussi plus authentiques. Peut-être mon incapacité permettait-elle à Dieu d'agir.

Je me mis à écrire. Depuis vingt et quelques années que j'étais sorti d'Oxford, j'avais travaillé avec plusieurs écrivains. Pendant la guerre, j'avais aidé Daphné Du Maurier à préparer un recueil d'histoires qu'elle avait écrites pour soutenir le moral de la population. En quelques mois, il s'en était vendu six cent cinquante mille exemplaires. Plus tard, Peter Howard avait sollicité mon aide pour plusieurs de ses livres.

Seul et immobilisé, je conçus un ouvrage de mon cru : un recueil de courtes biographies historiques illustrant l'effet d'un christianisme vécu dans la vie publique britannique entre 1780 et 1914. Les documents nécessaires me tombèrent entre les mains comme par miracle, ce qui me confirma dans mon entreprise. Le livre parut

sous le titre *Des Braves choisissent (Brave Men Choose)* et tira à quinze mille exemplaires avant de sortir en édition de poche.

Questions d'argent

En matière d'argent, il est un axiome de la vie chrétienne qui confond les défenseurs de l'athéisme : « Dieu donne en fonction de ce qu'Il ordonne. » Il est exact que s'y conformer représente un saut dans la foi, sans cesse recommencé, mais ça marche !

Un exemple frappant en est donné par la vie de George Muller, telle qu'elle a été relatée dans un livre intitulé *Vivre dans la confiance* (*The Life of Trust*). Muller est mort en 1898 à l'âge de quatre-vingt-six ans. Il avait distribué deux millions de bibles, équipé plusieurs centaines de missionnaires, élevé et éduqué cent vingt-et-un mille orphelins dans cinq institutions qu'il avait fondées. Plus d'un million et demi de livres sterling de dons avaient passé par ses mains. Son principe était de ne jamais laisser une facture impayée, ni d'acheter quoi que ce soit sans être en mesure de payer sur le champ. Dieu pourvoyait à mesure, sans surplus.

« La présence du Seigneur, je ne l'ai sentie aussi réelle et manifeste que lorsque, après le petit déjeuner, il ne restait plus rien en caisse et qu'il y avait cent personnes à nourrir à midi, écrit Muller. Ou lorsque, après le déjeuner, il n'y avait plus rien pour le goûter des enfants. Toujours le Seigneur procurait le goûter, sans que je n'informe personne de nos besoins. »

En parcourant le journal que Muller tenait

chaque jour, on s'aperçoit que de telles situations étaient fréquentes. Entre août 1838 et août 1840 par exemple, il note cinquante fois qu'il ne lui restait plus un sou pour ses orphelins, ou du moins pas assez pour les besoins de la journée.

Un de ses bienfaiteurs proposa que les agnostiques scientifiques de l'époque — Huxley, Tyndale et autres — qui ne voulaient pas gaspiller leur souffle à prier, essayent de faire marcher un orphelinat de plus de deux mille enfants sans demander d'aide à personne : on verrait combien de temps ils tiendraient !

Avant et depuis George Muller, des chrétiens de toutes dénominations ont vécu des expériences semblables. Un exemple moderne est celui de Mère Teresa qui, dans les douze premières années de son œuvre, a recueilli dans les rues de Calcutta dix-huit mille mourants ou indigents et ramené à la vie la moitié d'entre eux. Il y a aussi la communauté des Sœurs de Marie, à Darmstadt, en Allemagne, ou les centres du pasteur Wilkerson qui accueillent les jeunes drogués dans les villes américaines.

Une autre expérience que j'ai pu vérifier de mes propres yeux est celle des *Jeunes Chrétiens à l'offensive*, à Bensheim, en Allemagne. Communauté d'une cinquantaine de personnes, ils accueillent des gens de toute l'Europe ou d'ailleurs, et mènent des *offensives* à travers l'Allemagne. Certains paient leur entretien, d'autres n'en ont pas les moyens. Parfois, l'argent manque pour le repas suivant. Cela ne les empêche pas de récolter des fonds qui vont dans d'autres conti-

nents. Ainsi, ils ont réuni des centaines de milliers de marks pour soutenir des actions en Inde, parmi les habitants des bidonvilles en Amérique latine, au Bangladesh, en Irlande du Nord et en Afrique du Sud. En même temps, ils reconstruisaient leurs propres bâtiments qui menaçaient ruine et, dans le processus, transformaient la vie de centaines de jeunes. Lors de ma dernière visite, ils venaient de s'adjoindre deux jeunes filles qui avaient fait partie de la troupe allemande de *Hair* et plusieurs jeunes guéris de la drogue.

Le Réarmement moral est financé de la même manière. Ses cadres permanents ne reçoivent pas de salaire. Aucune de ses entreprises n'est engagée en fonction de l'argent disponible. Des équipes itinérantes, composées de dizaines, voire de centaines de personnes, se déplacent là où la volonté divine semble les appeler, dans la confiance que l'argent nécessaire sera fourni au fur et à mesure. Jusqu'ici (bien qu'un homme timoré comme moi soit parfois pris de doutes), cette confiance n'a pas été trahie.

J'ai raconté au début de ce livre l'impression que m'avait faite Kit Prescott à Oxford. Il y était venu parce qu'il pensait que « Dieu le voulait » et il vivait « par la foi et la prière ». Aujourd'hui, quarante ans plus tard, Kit poursuit le travail auquel il s'est senti appelé et il n'a pas plus de sécurités matérielles qu'alors. L'année dernière, je l'ai questionné à ce sujet. Sa fortune se montait à quarante-trois livres et il venait d'accepter de partir avec sa femme Joyce pour l'Afrique australe, en réponse à un pressant appel. Ce

déplacement devait lui coûter plus de mille livres. Je le laisse raconter ce qui s'est passé ensuite :

« Le lendemain de notre décision de partir, je reçus d'un homme d'affaires australien que je n'avais pas vu depuis quinze ans un chèque de 176 livres, avec une lettre disant : « J'ai pensé que vous pourriez avoir un besoin particulier en ce moment. » Dans le mois qui précéda notre départ, une étalagiste, un technicien de radio, un instituteur retraité, un avocat, un architecte, un ingénieur, dix-huit personnes en tout, nous envoyèrent de l'argent. Le matin du départ, il nous manquait encore cent livres. Elles nous arrivèrent d'une source inattendue au moment où nous partions. »

Du Cap, Kit et sa femme se mirent en route pour Pretoria à bord d'une voiture assez vétuste qu'ils avaient amenée d'Angleterre. Ils voulaient se rendre chez un certain George Daneel. Après cent vingt kilomètres, le thermostat lâcha et ce fut la panne. La situation était doublement catastrophique. Ils étaient loin de tout et ils n'avaient pas assez d'argent pour faire escale en route, sans parler du coût de la réparation. Finalement, un fermier blanc eut la gentillesse de les remorquer jusqu'au village le plus proche.

— Vous êtes en vacances ? demanda-t-il.

— Non, nous travaillons pour le Réarmement moral.

— Alors vous connaissez George Daneel. Sa nièce a épousé le pasteur du village.

Lorsqu'ils arrivèrent chez le pasteur, celui-ci insista pour les héberger pendant la semaine que

prendrait la réparation de la voiture. Il prêta même son auto pour que les Prescott puissent retourner passer deux jours au Cap. Kit y trouva un télégramme l'invitant à retirer un mandat à la poste: ce qu'il fallait pour payer le garagiste et poursuivre leur route.

Suite de coïncidences? Kit préfère y voir des signes de la sollicitude de Dieu envers un homme qui essaie, même maladroitement, de faire Sa volonté.

Un jour, Kit proposa à un avocat de Birmingham de l'accompagner à une conférence qui devait se tenir en Amérique.

— Comment ferez-vous pour payer le voyage? s'enquit l'avocat, qui connaissait Kit comme un homme dépourvu de compte en banque.

— Si ce voyage doit se faire, Dieu y pourvoira. Vous pouvez réserver les billets.

L'avocat fit les réservations et durant tout le mois qui suivit, il ne manqua pas une occasion de demander à Kit où en était le financement de son voyage. Kit devait admettre que rien ou presque rien ne rentrait.

Quatre jours avant le départ prévu, l'avocat coinça Kit dans une réception à laquelle ils étaient tous deux invités. La situation ne s'était pas améliorée. «Ne vous en faites pas, tout s'arrangera.» Kit n'avait pas fini sa phrase que quelqu'un lui glissa une enveloppe dans la main et s'éclipsa sans interrompre la conversation. Kit l'ouvrit. Elle contenait un chèque d'un montant supérieur au prix du billet. Il le tendit aussitôt à son interlocuteur dont la tête était à filmer!

Cet incident eut raison du scepticisme de l'homme de loi. Dès lors, il considéra l'argent qu'il avait non comme sa possession, mais comme un bien qu'il devait administrer. Son histoire, à elle seule, composerait un volume.

Ce qui se dessine à travers ces quelques faits, c'est une manière de vivre que Kit et des milliers d'autres appliquent depuis plus de quarante ans dans le cadre d'une action qui reste souvent cachée. Sans salaire, ayant rarement recours à un fonds central, même pour des frais généraux, ils reçoivent pourtant jour après jour de quoi vivre et travailler.

J'ai interrogé sur ce même sujet Charis Waddy qui fut, elle aussi, une de mes camarades d'université. Charis est une érudite. Première femme à étudier l'arabe à Oxford, elle soutint une thèse à l'Université de Londres. Une carrière professorale s'ouvrait devant elle en Palestine lorsqu'elle se sentit appelée à travailler à plein temps pour le Réarmement moral. Elle raconte :

«En trente-huit ans, je n'ai jamais dû me priver d'un repas et pourtant je n'avais souvent plus un sou vaillant. J'ai toujours pu me rendre où Dieu m'envoyait, que ce soit la ville voisine ou l'autre bout du monde.»

Charis suit quelques principes très simples :

1. Ne jamais hésiter à donner de l'argent à d'autres quand on se sent poussé à le faire, même si l'on est soi-même à court.
2. Régler toutes les factures immédiatement. Il n'y a pas de plus grand obstacle à la Providence divine que des paiements qu'on

repousse par crainte de manquer d'argent.

3. Ne jamais demander d'argent, sauf peut-être pour d'autres. Souvent ce sont des gens que l'on a pu aider spirituellement qui aident à leur tour financièrement. Mais on ne leur demande rien.
4. Etre reconnaissant envers Dieu et envers les hommes pour ce que l'on reçoit.

Charis Waddy ajoute :

«La foi et la prière donnent du réalisme, sans pourtant faire dépendre ce qu'on entreprend des moyens disponibles. Sinon, je n'aurais rien fait en trente ans.»

Lorsque j'étais au Brésil en 1973, un docker du port de Recife me raconta son histoire que je trouve typique.

Vers 1960, Antonio Falcao était militant communiste et il avait reçu l'ordre d'œuvrer dans la clandestinité. A cause de ses absences répétées et inexplicables de la maison, sa femme se mit à le soupçonner d'avoir une liaison. Pour ne pas dévoiler ses activités, il lui dit même qu'il la trompait, ce qui était faux. La présence des enfants évita le divorce.

Quelques années plus tard, un profond changement s'opéra dans la vie d'Antonio. Il dit la vérité à sa femme et la famille retrouva l'unité. Dans le port, il milita avec d'autres pour le changement. Les bagarres entre gangs cessèrent et les vols diminuèrent de façon spectaculaire.

Un jour, Antonio et trois de ses camarades dockers se rendirent dans une ville située au cen-

tre de la région où s'activent les Ligues paysannes. Devant une grande assemblée de travailleurs, ils partagèrent la conviction qui les animait. La réunion terminée, ils se retrouvèrent seuls sans savoir où se loger et sans argent. Debout dans la rue, ils demandèrent à Dieu de les éclairer.

«Allez dans le plus grand hôtel de la ville et commandez un bon repas», fut la pensée surprenante qui leur vint. Ils s'exécutèrent mais Antonio eut l'impression de mâcher du plâtre, car il ne pouvait s'empêcher de songer au moment où le garçon leur présenterait l'addition.

A l'autre bout du restaurant, quatre messieurs dînaient joyeusement. Antonio demanda au garçon qui ils étaient.

— C'est le maire et ses amis. Ils viennent ici chaque semaine.

Les dockers décidèrent d'aller les saluer.

— Vous êtes les bienvenus, leur dit le maire. Quel bon vent vous amène ?

— Nous arrivons de Recife pour faire connaître le Réarmement moral, expliqua Antonio.

— Excellent ! répondit le maire en appelant le garçon. Ces messieurs seront nos invités pendant tout leur séjour.

Notre fille Mary eut l'occasion de vérifier ces principes. Margot et moi, nous avons hérité d'un revenu régulier et nous étions passés dans le camp des donateurs. Mary reçut donc de notre part assez d'argent pour ses besoins courants quand elle décida de consacrer quelques mois au Réar-

mement moral en Norvège avant d'entrer à l'université.

Elle fut logée dans un centre à Oslo, où l'on recevait beaucoup de monde. Elle s'occupa des enfants, puis de la cuisine et, lorsque ses progrès en norvégien le permirent, de l'économat.

«Souvent, la caisse était vide, raconte-t-elle. Alors, nous nous mettions à prier autour de la table du petit déjeuner. Un matin, il ne restait que huit couronnes dans la bourse commune et c'était le jour de la femme de ménage, ce qui coûterait cinquante-trois couronnes. Nous avons tous vidé nos poches mais cela ne suffisait pas. Nous avons prié. A la fin de la journée, il restait cent couronnes dans la caisse.

«C'était une aventure de faire les courses. Tout était plus cher qu'en Angleterre, surtout la viande. Nous en achetions rarement, sauf dans les grandes occasions. Mais quand nous recevions des invités, nous ne regardions pas à la dépense pour leur offrir ce qu'il y avait de meilleur.

«J'avais souvent entendu dire que Dieu pourvoit à nos besoins, mais je ne l'avais pas vérifié. Pendant ces mois en Norvège, j'ai appris à compter sur Dieu et à ne pas m'éloigner de Lui quand les choses semblent aller toutes seules. Un jour, un don de mille couronnes arriva et je me dis à part moi: quelle chance, nous n'aurons plus besoin de prière pendant plusieurs jours! Mais le lendemain déjà, toute la somme s'était envolée car il y avait une grosse facture à régler.

«Je n'oublierai jamais ce que j'ai appris à Oslo.»

L'éducation des parents

Il y a quelque temps, je participais à un dîner d'anciens élèves. On évoqua, bien sûr, des souvenirs du passé, mais la conversation roula surtout sur les enfants, les déceptions qu'ils donnent, la difficulté à les comprendre, voire l'impossibilité de s'entendre avec eux. Bref, le fossé entre les générations. C'est en général ce dont parlent des parents qui se rencontrent. C'est aussi un sujet de discussion entre jeunes et leurs conclusions mériteraient souvent plus d'attention de la part des aînés.

Le fossé entre les générations est-il inévitable ? Notre fille Mary, qui vient d'obtenir sa licence d'histoire à Oxford, prétend que non. Son frère, aujourd'hui journaliste, partage son avis. Nous avons eu de la chance avec nos enfants — de la chance aussi d'avoir des amis qui nous ont aidés par leur franchise aux moments critiques — mais, si nous sommes plus unis que jamais, cela est dû au changement plus qu'à la chance.

Tout d'abord, nous avons dû admettre, Margot et moi, que nous étions par nous-mêmes de tristes parents. Nous l'avons compris lorsque Geoffrey, âgé de huit ans, entra dans un internat en Angleterre après avoir passé une année en Suède avec nous. Nous recevions des lettres éplorées : « Je déteste cette école. Je dois me lever et m'habiller en vingt minutes et faire mon lit sans laisser un pli. » Ayant moi-même gardé un mau-

vais souvenir de mes premiers trimestres à l'inter-nat, j'avais tendance à penser que sa réaction était naturelle par contraste avec l'heureuse ambiance de notre foyer. Mais des amis à nous qui habitaient près de l'école et qui gardaient un œil sur Geoffrey nous écrivirent sans détours. A leur avis, si notre fils était malheureux, nous ne pouvions nous en prendre qu'à nous-mêmes.

Au premier abord, leur lettre nous vexa, mais ils avaient raison. Geoffrey était un rêveur. En Suède, il prenait tellement de temps pour enfiler ses chaussures de ski que souvent l'un de nous finissait par les lui lacer. Quand il était de mauvaise humeur, nous cherchions à le faire rire pour lui changer les idées et éviter des scènes. Il n'avait pas été préparé à se débrouiller seul dans un monde où la bouderie et les larmes ne vous gagnent pas des amis, ni n'influencent les autres.

Geoffrey nous rejoignit à Stockholm pour les vacances de Noël et il déclara d'emblée :

— Je ne retournerai pas à l'école.

— Tu y retourneras. Tu n'as pas le choix, fut notre réponse.

Nous lui avons dit alors que nous nous sentions responsables de ses malheurs et que nous voulions l'aider à se préparer pour la rentrée. Geoffrey réfléchit et proposa de s'exercer à s'habiller et à faire son lit en vingt minutes comme à l'école.

Il y réussit trois fois mais, le quatrième jour, il avait deux minutes de retard. Je le lui fis remarquer et il piqua une crise de larmes.

— C'est la faute de maman, cria-t-il (non sans

raison d'ailleurs !), elle m'a dit de changer de chemise quand j'en avais déjà mis une.

Lorsqu'il fut calmé, je lui expliquai que j'attachais moins d'importance à son retard qu'à sa réaction. C'était ses accès de colère qui poussaient ses camarades à se moquer de lui.

Pendant tout le petit déjeuner, Geoffrey fut d'une humeur massacrant. Pour faire diversion, Margot l'emmena en promenade dans la neige. Il boudait toujours. Finalement, Margot se dit à elle-même : « Je suis stupide. A l'école, il n'aura personne pour le promener. Il doit apprendre à se tirer d'affaire tout seul. »

— Geoffrey, je rentre, lui dit-elle. Tu viendras quand tu te sentiras mieux.

Le temps passait et Geoffrey ne revenait pas. Margot dut se retenir de courir à sa recherche. Quand finalement il réapparut, il avait l'air très différent. Ce soir-là, il fit cette prière : « O Dieu, aide-moi à ne plus jamais faire la tête. Je sais bien que c'est seulement pour rendre les autres aussi malheureux que moi. »

Le soir, Margot avait l'habitude de passer en revue la journée avec Geoffrey en faisant « le jeu des cinq soldats ». Les soldats étaient les doigts de la main et ils représentaient l'honnêteté, la pureté, le désintéressement, l'amour et l'obéissance. En levant la main, Geoffrey et Margot montraient quels soldats étaient encore debout. Ils se présentaient à égalité devant ces arbitres, l'obéissance étant due à Dieu plutôt qu'aux parents.

Plusieurs jours de suite, les soldats numéros un

et deux de Geoffrey étaient tombés. Puis, pendant deux jours, ils restèrent debout. Dans sa prière, Geoffrey remercia Dieu de son aide et il ajouta : « Et pendant que j'y suis, je voudrais aussi décider d'aimer l'école. » Le lendemain matin, il fit part de sa résolution à toute la maisonnée. Il se trouvait là un instituteur qui détestait son métier. Il déclara que si Geoffrey se mettait à aimer l'école, ce devait être possible aussi pour lui, et c'est ce qui arriva.

Margot informa le directeur du collège de la décision de Geoffrey. « Je ne veux pas vous décourager, répondit celui-ci, mais le second trimestre est toujours pire que le premier. Espérons quand même que tout ira pour le mieux. » Quelques semaines plus tard, il nous écrivait : « L'attitude de Geoffrey est toute différente ce trimestre. La transformation est incroyable et sachez que je n'y suis pour rien. »

A l'âge de huit ans, Geoffrey avait ainsi éprouvé très concrètement la puissance de Dieu. Prier dans les deux sens — parler et écouter — est tout naturel pour des enfants, même très petits, quand c'est naturel pour leurs parents. Leur foi et leur confiance absolues sont parfois même embarrassantes.

Un soir, pendant un orage, Geoffrey nous appela dans sa chambre qui était en haut de la maison.

— Je veux prier Dieu pour qu'Il arrête ça, dit-il.

Margot tenta de lui expliquer qu'on ne pouvait pas demander à Dieu d'empêcher des phénomènes.

nes comme le tonnerre, mais qu'on pouvait lui demander du courage... Geoffrey écarta avec impatience ce genre de sophisme et s'exclama : « O Dieu arrête ça tout de suite ! » Il n'y eut plus de coup de tonnerre et Geoffrey s'endormit.

La recherche de la direction divine n'est possible que si parents et enfants se placent sous une même autorité, celle de Dieu. Quand Geoffrey avait six ans, j'étais en Inde. Un jour, Margot l'emmena à Tirley Garth où elle avait passé les années de guerre. Elle proposa à Geoffrey de partager sa chambre avec le fils d'un ami qui se trouvait en Iran, alors qu'elle serait avec la mère du garçon. Geoffrey répliqua :

— John veut toujours avoir raison et il sait toujours tout. Nous ne ferons que nous disputer.

— Allons, allons, dit Margot d'un ton légèrement moralisateur. Il faut être deux pour se disputer.

— Justement, on sera deux !

La mère et le fils décidèrent de faire silence. Ils notèrent leurs pensées et Geoffrey lut son papier : « John est un bien plus chic type que tu crois. Dis-lui de venir dans ta chambre. » Il se mit aussitôt à libérer une armoire pour les affaires de John. Ils devinrent bons amis et le sont restés.

En Inde, pendant ce temps, j'allais souvent chez un député du Parlement qui avait cinq fils. Ces garçons voulaient savoir comment écouter Dieu et je demandai à Geoffrey d'écrire une réponse à leur question. Margot me l'envoya dans une lettre :

Voici les idées de Geoffrey pour expliquer aux

enfants indiens en quoi consiste la direction de Dieu. Il me les a dictées au lit, après mûre réflexion, sans aucune intervention de ma part. Les parenthèses sont aussi de lui :

Pour avoir des directions, vous prenez du papier ; ou vous pouvez aussi le faire dans votre tête sans rien écrire. Et vous restez très tranquilles. (Si il y a des petits enfants qui crient ou font du bruit, vous allez dans une autre chambre.) Et peut-être vous entendrez. Si vous écoutez très tranquillement, vous entendrez, pas exactement une petite voix, vous avez tout d'un coup une idée. Quand on fait ça avec un tas de gens réunis, alors on est bien sûr que c'est une direction. Le mieux est de se lever le matin de bonne heure pour avoir des directions pour la journée. Si vous avez des amis pauvres, vous pensez peut-être à des choses pour les rendre heureux, leur prêter un livre par exemple.

Quand vous parlez du Réarmement moral, il y a quatre critères. Et voici ces quatre critères :

Il y a l'honnêteté. Quand on a dit un mensonge, ou quelque chose comme ça, ce n'est pas très honnête. Alors, si vous avez dit un mensonge, c'est le réarmement moral d'en demander pardon.

Après, il y a la pureté. Ne pas dire de vilains mots, sauf s'il le faut. Ne pas dire ces mots, ça c'est la pureté.

Le désintéressement, c'est pour quand on est égoïste, quand on veut toujours plus.

Et puis le quatrième s'appelle l'amour.
L'amour, c'est aimer les gens.

Et ça, c'est pour les petits :

Si cette lettre arrive le matin, peut-être après l'école, si vous avez une école, allez dans une chambre et réfléchissez. Si elle arrive le soir au moment d'aller au lit, il faudrait avoir un tout petit moment de silence et demander aux gens qui s'occupent de vous d'écouter avec vous, parce que je suis sûr qu'*eux sauront*.

Les grandes personnes feront bien d'apprendre comment on fait avant que les enfants aient ma lettre parce qu'ils auront tellement envie d'essayer.

Ici, reprend Margot, Geoffrey voulait que j'ajoute un passage pour expliquer aux adultes comment écouter. Je lui ai dit que c'est ce que tu faisais et que lui et toi vous étiez une équipe. Comme il est extrêmement intéressé par tout cela, raconte-lui la suite des événements. Geoffrey a précisé :

J'ai mis qu'il fallait écouter avec un tas de gens pour qu'on ne sorte pas des âneries et que personne ne dise juste ce qui lui plaît.

Bien entendu, on ne peut obliger un enfant à se recueillir. C'est lui qui doit en avoir envie. Il abandonnera peut-être pour un temps ; et il abandonnera certainement si ses parents refusent pour eux-mêmes de se laisser diriger tout en voulant que leur enfant écoute Dieu. De toute façon, le moment vient où chacun doit choisir lui-même son genre de vie.

Geoffrey prit une première décision à l'âge de douze ans lors d'une des conférences internationales de Caux. Il avait entendu deux anciens terroristes mau-mau du Kenya déclarer qu'ils préféreraient changer les gens plutôt que les tuer. Cela lui fit une profonde impression. «C'est un tournant dans ma vie», nous dit-il. Nous étions enclins à prendre cette déclaration à la légère, mais elle était tout à fait sincère.

A l'internat, Geoffrey dut prendre le contre-pied de certaines pratiques courantes. Il connut parfois la solitude et subit même des persécutions mesquines. C'était pénible pour lui, et pour nous. Par la suite, ses camarades revinrent vers lui. Il avait appris entre temps à ne dépendre que de Dieu, ce qui lui fut plus tard très précieux tant à l'université, qu'à la rédaction du journal. Si l'on apprend à l'école à tenir sur ses positions, on pourra le faire n'importe où. Mais si, par les temps qui courent, on n'a rien à défendre, on flanchera pour un rien.

Le caractère de Mary est très différent de celui de son frère. Celui-ci l'appelle le cerveau de la famille, et c'est vrai qu'elle a mieux réussi ses études que lui, obtenant des bourses pour le collège et pour l'université. Elle est de nature moins enthousiaste, plus solitaire et plus sensible, ce qui la rend parfois préoccupée de l'opinion d'autrui.

Toute petite, Mary trouva naturel d'écouter Dieu, comme c'est le cas pour les enfants auxquels on en donne l'occasion. Elle avait demandé à sa mère ce que nous faisons avant le petit déjeuner. Margot voulut lui expliquer que c'était

comme une radio : des informations viennent sans qu'on voie la personne qui parle. Mais cela n'intéressait pas Mary. Elle voulait essayer. Pour elle, l'idée d'écouter Dieu était beaucoup plus facile à comprendre que la théorie de la radio !

A l'âge de six ans, elle laissa un jour exploser sa colère contre tous les gens qui venaient à la maison et lui prenaient l'attention de sa maman. Nous devions recevoir à dîner une femme du Népal et Margot dit à Mary qu'elle viendrait la voir avec la visite, mais que quelqu'un d'autre lui dirait bonne nuit.

— Je ne veux pas la voir, s'écria Mary. C'est toi ma mère, c'est toi que je veux. Je déteste tous ces gens qui viennent dans ma maison et qui prennent tout ton temps.

Margot expliqua que ce n'était pas notre maison mais celle de Dieu et que nous désirions que cette dame, si loin de ses enfants, se sente comme chez elle. Mary se calma, accepta cette explication et reçut notre invitée très gentiment. Depuis, Mary a toujours contribué à rendre notre foyer accueillant.

Peu de temps après, Mary nous dit à l'improviste qu'elle voulait suivre les critères d'honnêteté, de pureté, de désintéressement et d'amour. Elle se mit à confier à Margot, non sans mal, des choses qu'elle avait sur la conscience. Nous nous demandions si elle ne se tourmentait pas pour des broutilles, mais Margot se souvint qu'un mensonge qu'elle avait dit toute petite à ses parents et qui avait fait punir sa sœur à sa place lui était resté sur la conscience jusque dans son adoles-

cence. En fait, Mary fit à ce moment-là un grand pas vers la liberté intérieure.

De nos jours, les psychiatres consacrent beaucoup de temps — et gagnent beaucoup d'argent — à exhumer les secrets de la petite enfance de leurs patients. Mieux vaut résoudre ces conflits à la maison, avant qu'ils n'empoisonnent nos comportements adultes !

Geoffrey et Mary s'entendaient bien et faisaient volontiers des choses ensemble. Ils avaient respectivement treize et huit ans lorsque nous récoltions des signatures pour un « Message à la nation » qui proposait une solution chrétienne aux problèmes du pays. Nos enfants voulurent y participer et, un jour, ils firent du porte-à-porte dans un quartier insalubre d'Oxford (aujourd'hui reconstruit) chacun d'un côté de la rue.

Geoffrey sonna à une porte et présenta le texte à un jeune homme très sûr de lui.

— Tu ne prétends pourtant pas me faire signer ça : je suis communiste.

— Vous êtes juste le genre de personne qu'il nous faut.

— Entre, dit le jeune homme.

Geoffrey alla chercher Mary et ils se trouvèrent au milieu d'une cellule de la Ligue des jeunes communistes. Le jeune homme en était le chef.

Une discussion animée s'engagea. Geoffrey leur laissa entendre qu'ils devraient devenir plus, et non pas moins, révolutionnaires et commencer la révolution en eux-mêmes. Mary, qui n'avait pas sa langue dans sa poche, appuya son frère.

Le chef de cellule voulut conclure en disant qu'il était certain que le communisme dominerait l'Angleterre d'ici dix ans, mais qu'il n'était pas sûr d'être encore en vie à ce moment-là. Geoffrey rétorqua qu'à son avis, c'était Dieu qui dominerait l'Angleterre.

Le jeune homme signa la déclaration et quelques jours plus tard il vint me voir, tant il avait été impressionné par l'esprit combatif de mes enfants.

Le jour de son dix-septième anniversaire, Mary consacra sa vie à Dieu. Tant de jeunes autour d'elle se révoltaient contre leurs parents qu'elle se disait qu'elle devrait peut-être aussi se distancer des siens mais, ce matin-là, pendant son silence, elle eut cette pensée : « Le fait que tes parents ont choisi une certaine voie n'est pas une raison pour que tu ne t'y engages pas toi aussi. » Paradoxalement, c'est cette décision qui la rendit indépendante.

J'ai demandé à Mary ce que signifiait pour elle l'écoute de Dieu. Voici sa réponse : « C'est donner à Dieu la possibilité de parler. S'il ne le fait pas, c'est en général parce qu'on met des limites à ce que l'on veut le laisser dire. Le moins qu'on puisse en attendre, c'est de commencer la journée avec une certaine perspective, ce qui évite déjà bien des déboires. Mais souvent, on reçoit aussi une compréhension plus profonde de Dieu et de soi-même, on s'ouvre au monde et l'on découvre le prochain pas à faire. C'est une sécurité dans la vie quand il n'en reste pas d'autre. »

Si l'on me demandait quel est le meilleur moyen d'avoir une famille unie, je dirais qu'il ne faut pas se préoccuper de l'unité, mais se donner un but assez grand pouvant inclure chacun. Chercher simplement à être heureux n'est pas un but suffisant et il ne crée ni l'unité, ni le bonheur. Les enfants ne tarderont pas à s'ennuyer et s'éloigneront de la famille si leurs parents se laissent glisser, à mesure que passent les années, dans la facilité et le goût du confort.

A la fin de ses études, quand Mary se rendit compte qu'elle allait passer tout un mois de vacances seule avec sa mère et moi, sans Geoffrey, elle fut horrifiée. Le premier jour, elle eut cette pensée : «Faites chaque jour quelque chose pour une personne extérieure à la famille.» A notre tour d'être horrifiés, surtout Margot qui redoutait un surcroît de travail à la cuisine ! Néanmoins, nous avons décidé de nous y mettre tous ensemble.

Les premiers jours, il fallut faire des plans : décider qui inviter, quel menu offrir et éventuellement quoi dire d'intéressant et de valable. Deux étudiants, camarades de Mary à Oxford, une maîtresse et d'anciennes camarades d'école se succédèrent chez nous. Puis des amis d'une amie. Après quoi, Dieu sembla tout prendre en main. Un reporter de la télévision se présenta qui voulait donner sa vie à Dieu. Un membre du gouvernement d'opposition vint s'entretenir avec nous de l'Irlande du Nord et de ce qu'on pourrait faire dans cette situation. Des étudiants, des syndicalistes, un éditeur, un homme d'affaires suivirent. Un vrai défilé.

Margot et Mary s'affairaient à préparer les repas. Deux femmes à la cuisine, cela ne va pas sans problèmes! Margot se rappela qu'elle n'avait jamais touché aux casseroles avant son mariage, car elle se sentait maladroite à côté de sa mère. Elle se dit qu'elle ne devait pas croire que sa façon de faire était forcément la meilleure et qu'elle pouvait se permettre de se tromper au moins une fois par jour! Son attitude libéra l'esprit inventif de Mary. A la fin des vacances, celle-ci déclara qu'elle n'en avait jamais passé de meilleures.

Récemment, Geoffrey qui se trouvait à l'autre bout du monde devait prendre une décision importante concernant son avenir. Le voyant perplexe, quelqu'un lui demanda s'il avait examiné ses mobiles. Il y réfléchit et presque aussitôt la voie à suivre lui apparut clairement.

Il prit la peine de nous décrire très franchement les hauts et les bas par lesquels il avait passé. Margot en tira une leçon pour elle-même et lui écrivit à son tour. Quant à moi, je me limitai à des remerciements de pure forme. Geoffrey en fut très déçu et à son retour, il me dit qu'il sentait une barrière entre nous. Malgré tous mes efforts, la gêne qui s'était instaurée ne se dissipait pas. Finalement, je demandai à Dieu de me montrer pourquoi j'avais été si sec et si blessant envers mon fils. Je dus reconnaître que sa sincérité avait mis à nu certains de mes propres mobiles, ma recherche de sécurité, ma tendance à utiliser ses succès pour me faire valoir, mon désir de diriger ses activités. Je laissai Dieu me transformer et du

coup l'harmonie revint. Le conflit entre les générations provient souvent du manque de franchise des parents.

La décision que Geoffrey devait prendre concernait une proposition d'emploi au journal *Yorkshire Post*. Il finit par accepter ce poste, comme il le relate au chapitre suivant. Je lui laisse la parole.

A Geoffrey de dire son mot

— Vous vous êtes fait embrigader ?

J'avais dix-huit ans et la question m'était posée par notre voisin de palier, un scientifique à l'esprit inquisiteur.

— Non, je suis volontaire.

Certes, mes parents m'ont transmis la notion du bien et du mal et m'ont appris que Dieu peut nous diriger. Cela a procuré à mon enfance une stabilité et un bonheur que beaucoup de mes camarades n'ont pas eu la chance d'avoir. Mais jamais, ils n'ont exercé de pression pour que je suive leur voie. Toute initiative dans ce sens a été mienne. Leur manière de vivre, si pleine d'imprévu et si intimement liée aux événements mondiaux, m'attirait comme un aimant.

A seize ans, cependant, je me révoltai. Était-ce que je voulais choisir en toute indépendance mon style de vie ? Ou mener mon existence à mon idée plutôt que la remettre à Dieu ? A l'école, j'avais dû subir bien des railleries à cause de mes convictions, or j'ai un profond désir de popularité.

A ma sortie du collège, je n'étais plus en paix. Je me sentais inefficace, incapable d'aider quiconque à trouver un but satisfaisant pour sa vie. Tourmenté et dominé par ma nature, je ne trouvais pas le contact avec Dieu. Et pourtant, je voyais l'importance du Réarmement moral et je respectais ceux qui s'y consacraient. Je recherchais même leur approbation. Ainsi, quoique

rebelle, je me mêlais à leurs activités. J'étais donc dedans tout en étant dehors.

Il n'y eut ni pressions, ni sermons, ni reproches de la part de mes parents, mais mon attitude n'ébranla en rien leur conviction ni ne changea un iota à leur manière de vivre. Un soir, à Londres, en rentrant à pied du théâtre, je leur vidai mon sac. Sans me brusquer, ils m'aidèrent à comprendre que la paix du cœur et l'efficacité sont les fruits d'une volonté et d'une vie remises à Dieu. Dans le salon des amis qui nous logeaient, je leur priai donc tout simplement de prendre les rênes.

Cette première démarche, fort hésitante il est vrai, fut vitale car Dieu me prit au mot, comme Il le fait toujours. Depuis, je n'ai pas eu l'occasion de m'ennuyer, ni de regretter une seule fois la décision que j'avais prise. Peu après, deux événements m'obligèrent plus encore à dépendre de Dieu : j'entrai à Oxford et je tombai amoureux.

Judy avait dix-huit ans. Généreuse et sans complexe, elle était irlandaise. Elle venait de terminer ses écoles à Dublin où, aujourd'hui encore, on se souvient d'elle comme de la fille la plus indomptable de sa volée.

Judy se laissa persuader de participer pendant une quinzaine de jours à une rencontre du Réarmement moral pour la jeunesse. « J'y vais, se dit-elle, mais je ne me laisserai pas avoir. » Et elle fit promettre à ses amies de lui écrire une fois par jour pour la reconforter et l'empêcher de se faire prendre. Très vite, celles-ci reçurent de Judy des lettres inattendues. Complètement retournée par

ce qu'elle avait vu, elle avait décidé de s'engager.

Un jour que nous travaillions ensemble au rapport quotidien des rencontres, nous nous sommes trouvés seuls dans le bureau et nous avons bavardé. Je sentis que Judy était une personne à qui je pourrais tout dire, qu'elle me comprendrait et exigerait toujours le meilleur de moi.

Un mois plus tard, alors que j'étais à l'écoute de Dieu, j'eus la pensée très claire que Judy deviendrait ma femme. Pendant les six années suivantes, nous ne nous sommes vus qu'occasionnellement. Souvent, nous étions dans des continents différents, mais à mesure que le temps passait je sentais, à mon étonnement, que mon désir de voir Judy telle que Dieu la voulait surpassait celui que j'avais de l'épouser.

C'est peut-être une drôle de manière de faire sa cour et ce n'était pas du tout ce que j'avais imaginé au début. Mais cela a renforcé ma foi tout en m'accordant tranquillité d'esprit et joie. Je vois à présent, avec le recul, que tout s'est déroulé pour le mieux.

Entre-temps, je poursuivais mes études à Oxford. Les étudiants de cette université arrivent du monde entier et ils deviennent souvent des dirigeants de leurs pays. Je désirais être utilisé par Dieu parmi eux. Mais comment ne pas me disperser ? Je cherchai à quel secteur de la vie universitaire je devais m'intéresser. Depuis l'âge de quatorze ans, la conviction s'était ancrée en moi que je serais journaliste. Pourquoi ne pas commencer à Oxford ? Je devins rédacteur du principal journal politique de l'université. J'envoyais aussi une

chronique régulière au *Times*, ce qui constituait un précieux complément à ma bourse d'études. Une fois mon diplôme en poche, dans ma vanité intrinsèque — un trait de caractère que l'éducation d'Oxford n'émousse guère — je m'imaginai que les grands journaux de Londres se disputeraient la collaboration d'un jeune universitaire, déjà correspondant du *Times*. On me conseilla plutôt de faire mes débuts dans un journal de province.

Je présentai donc ma candidature au *Yorkshire Post* mais c'était trop tard pour cette année-là et l'on me dit de repasser l'année suivante. En fin de compte, et presque malgré moi, je décidai de consacrer une année entière à l'action du Réarmement moral.

Je suis heureux de l'avoir fait. Cela a beaucoup élargi mes horizons, ce qui est important pour un journaliste, et mon caractère en a pris un bon coup. Ma vanité m'aurait rendu insupportable dans la profession.

Les premiers mois, je séjournai dans divers pays d'Europe, notamment en France. Par la suite, je fus invité en Australie. Je passai par l'Inde à l'aller, par Singapour et l'Ethiopie au retour.

En Australie, j'appris beaucoup au contact de journalistes, d'étudiants et d'ouvriers. Surtout, je me mis à m'intéresser aux gens.

Un garçon qui menait une vie vagabonde depuis plusieurs années devint mon ami. Il était attiré par un engagement qui, sans cautionner l'ordre établi, ne menait pas à la rébellion. Sa vie

en marge de la société ne le satisfaisait pas. Il me raconta son histoire. Il allait à la dérive et était incapable d'établir une relation durable avec personne. Il me parla de sa haine envers son père.

— Je t'en ai plus dit sur moi-même qu'à tous les psychiatres que j'ai consultés depuis quatre ans, me dit-il.

Il semblait vouloir sortir du pétrin et il décida d'aller voir son père. J'ai appris par la suite qu'une relation toute nouvelle s'était établie entre eux.

Les mois passèrent rapidement et déjà il eût été temps de me présenter à nouveau au *Yorkshire Post*, mais je n'arrivais pas à me décider. Le journalisme m'attirait toujours, mais je voyais aussi l'importance de l'action qui se poursuivait en Australie. J'étais tiraillé.

Finalement, je demandai conseil à deux hommes que je respectais. Au lieu de se buter sur une décision à prendre, me dirent-ils, il vaut parfois mieux se préoccuper de ses mobiles. Ils firent allusion à certains traits de mon caractère qui, leur semblait-il, pouvaient m'aveugler. Je me récriai, mais à la réflexion, je reconnus qu'ils avaient raison. Le même soir, je décidai d'être différent et de m'excuser auprès de tous ceux que, rempli de ma propre importance, j'avais traités de haut. Le lendemain, je n'avais plus de doute : je devais rentrer en Angleterre et proposer mes services au *Yorkshire Post*.

Ma ligne de conduite restait la même, donc aucun relâchement quant aux critères moraux ! L'honnêteté absolue, la pureté absolue, le désin-

téressement absolu et l'amour absolu (pas un mièvre sentimentalisme, mais une sollicitude ardente et sincère pour les gens) ne sont d'ailleurs pas de mauvais principes pour un journaliste.

Récemment, le directeur d'un programme de télévision me demandait si une position si tranchée ne constituait pas un handicap dans mon métier.

— Au contraire, lui répondis-je, car si je me connais moi-même, je comprends ce qui se passe chez les autres et je risque moins de me laisser bernier.

— Mais un journaliste ne se doit-il pas d'être cynique ?

Ma réponse fut qu'un reporter cynique peut être aussi naïf qu'un idéaliste. Celui-ci voit tout en rose, celui-là tout en noir. Une saine dose de scepticisme, oui, mais pas de cynisme.

Ainsi, en entrant au *Yorkshire Post*, étais-je déterminé à maintenir un esprit constructif. Je m'attendais à une dure bataille, peut-être à cause des moqueries endurées à l'école. La conscience et les vues élevées de mes collègues et de mes supérieurs me prirent par surprise. En fait, je dus faire de grands efforts pour m'astreindre à leurs exigences professionnelles. La tentation du jeune journaliste est de gonfler la réalité pour se donner de l'importance, de dire d'un homme qu'il est furieux alors qu'il n'est qu'irrité, qu'il est irrité alors qu'il n'est que contrarié.

Au cours de ma première année, on me confia un sujet captivant. Un écrivain connu avait prétendu que dans le Yorkshire, l'hospitalité n'était

plus qu'une légende. Ma tâche consistait à vérifier cette allégation. Je parcourus donc tout le comté à pied, demandant le gîte dans les fermes, commandant un verre d'eau dans les cafés ou un repas en dehors des heures normales. Un jour, je me suis couché dans un ruisseau avant de me présenter tout dégoulinant dans un hôtel de première classe. Partout, je fus admirablement reçu. Cette aventure fut racontée dans une série d'articles fort goûtés du public et pompeusement intitulés *La longue marche de Lean*.

Je m'aperçus que, dans l'exercice de mon métier, j'étais tout naturellement conduit vers les autres : un collègue, une personne qui croisait ma route et semblait vouloir me parler, sans aucune sollicitation de ma part. Plusieurs découvrirent ainsi une nouvelle manière de vivre.

En décembre 1971, je commençais à me dire que le moment était venu de demander à Judy si elle voulait m'épouser. Nous ne nous étions pas revus depuis plus d'un an, mais, juste avant Noël, je pus me rendre à Londres où elle se trouvait. Je savais que je devais lui parler, mais je craignais sa réponse, car je n'avais aucune idée de l'état de ses sentiments. Si elle disait non, les beaux plans que j'avais échafaudés dans mon esprit depuis quatre ans s'écrouleraient comme des châteaux de cartes.

Je vis Judy à cinq heures de l'après-midi, mais elle ne voulut pas me donner sa réponse tout de suite. A cinq heures trente, un de ses amis se présenta avec sa fiancée pour l'inviter à dîner. Elle me quitta donc et partit avec eux en voiture.

Pendant le trajet, Judy se demandait ce qu'elle devait me répondre car, à vrai dire, elle ne ressentait plus guère d'amour pour moi. Mais quand elle arriva au restaurant, elle avait la certitude que Dieu voulait qu'elle dise oui. C'est donc dans un grand acte de foi qu'elle emprunta deux pence à ses amis pour me téléphoner. Quelques instants plus tard, je les avais rejoints tous les trois pour célébrer l'événement.

Pour Judy, la mise à l'épreuve de sa foi ne faisait que commencer. Elle se réveillait parfois le matin en se demandant : « Qu'ai-je donc fait ! » tout en sachant dans son for intérieur qu'elle avait pris la bonne décision. Elle avait confiance que l'amour naîtrait.

Il vint en effet après un mois environ et continua à grandir pendant nos six mois de fiançailles. Le mariage eut lieu en juin. Le temps était gris mais, au moment où Judy prononça son oui, le soleil perça les nuages pour la première fois de la journée, illuminant toute l'église.

Les Irlandais étant réputés pour se laisser facilement emporter par leurs sentiments, Judy trouve qu'elle a bien fait de prendre la décision la plus importante de sa vie non sur la base des sentiments mais de ce que Dieu lui demandait.

Nous étions loin l'un de l'autre pendant une grande partie de nos fiançailles et je ne trouvais pas cela facile. J'étais retenu à Leeds par mon travail, alors que Judy était en action à Belfast pour tenter d'y ramener la paix et la justice. Des attentats y étaient perpétrés quotidiennement, tuant ou blessant des passants.

Judy et ses coéquipiers fréquentaient des quartiers dangereux et bien que ma conviction intime me dît qu'elle ne serait pas touchée, j'avais peur. Je manquais rarement les informations à la radio et, à la nouvelle d'attentats à la bombe, j'ai souvent été tenté de téléphoner à mon bureau pour demander si la liste des victimes avait été transmise.

Je poussais Judy à quitter Belfast. Mais à peine croyais-je l'avoir éloignée à jamais de cette ville, qu'elle recevait l'inspiration d'y retourner. Cela me rendait furieux.

J'avançai l'argument que nous devons chercher un appartement et qu'il nous faudrait bien un mois en période de surenchère immobilière. Nous convînmes d'une date à laquelle Judy me rejoindrait. Le moment venu, elle annonça qu'elle ne disposait que de quelques jours, car elle avait décidé de s'occuper de deux petits enfants à Belfast, pendant que leurs parents se rendraient au Canada. Ceux-ci avaient été invités avec d'autres Irlandais, protestants et catholiques, à faire un séjour au Québec afin d'y favoriser la compréhension entre les communautés de cette province terriblement déchirée. L'importance de ce projet était évidente et je comprenais le désir de Judy de lui donner son appui, cependant je réagis violemment.

En fin de compte, je lui donnai mon accord. Mais nous n'avions plus que vingt-quatre heures pour nous trouver un logement. Renonçant à avoir une maison dans l'immédiat, nous partîmes en quête d'un appartement. Malheureusement,

tous les loyers proposés dépassaient la moitié de mon salaire. Le soir de ce seul jour disponible, déçus, nous allions dîner lorsque nous tombâmes sur une annonce dans le journal local : petite maison à vendre.

Je téléphone au propriétaire. Il ne veut plus recevoir personne, mais quand il apprend que ma fiancée repart pour Belfast à sept heures le lendemain matin, il se laisse fléchir.

D'emblée nous sentons que c'est la maison qu'il nous faut. Les propriétaires sont charmants, mais ils ont déjà reçu des offres qui dépassent sans doute nos possibilités.

Le lendemain, je propose un prix. A mon grand étonnement, je m'entends répondre : « La maison est à vous. » Les propriétaires avaient décidé, semble-t-il, de ne pas vendre à n'importe qui, mais à ceux qui mériteraient d'habiter cette maison. Ils nous la laissaient dans un état parfait, le jardin plein de fleurs. Ainsi, nous avons trouvé en un seul jour — et parce que Judy repartait à Belfast — ce qu'un mois de recherches ne nous aurait pas apporté.

Voilà deux ans que nous habitons cette maison et elle nous convient parfaitement. Comme mes parents, nous essayons d'en faire un foyer ouvert à tous. Entre temps, j'ai appris les rudiments du journalisme de combat, notamment dans le domaine de l'environnement. J'ai mené plusieurs campagnes contre la pollution des rivières et de l'atmosphère.

Personnellement, je suis favorable à ce journalisme militant. Une presse courageuse et respon-

sable est un des piliers de la démocratie, une protection contre la corruption, un pourfendeur du mal. On l'a vu lors des campagnes au sujet de la thalidomide, du salaire des Noirs en Afrique du Sud ou du scandale de Watergate.

Il y a d'autres domaines où la presse peut être utile à la collectivité. Elle peut prévoir les crises à venir et proposer des remèdes. Prenez par exemple la question de la répartition des richesses. Un tiers de notre planète s'empoisonne par la pollution que crée la prospérité tandis que les deux autres tiers végètent dans l'indigence. Les ressources disponibles ne permettront jamais à toute l'humanité de vivre au niveau de l'Amérique ou de la Grande-Bretagne. Nous devons donc accepter une réduction de notre train de vie. Voilà une réalité dont les gouvernements n'aiment pas à faire état. La presse elle, en dehors de toute polémique, peut présenter les faits.

Elle peut davantage encore. Malgré les pressions du métier, nous sommes souvent à même de porter un jugement honnête sur les événements parce que nous sommes moins concernés que les hommes politiques. Notre réflexion doit donc les stimuler et les inspirer dans leur tâche. C'est là l'objectif des éditoriaux lorsqu'ils sont écrits par de grands journalistes.

Enfin un reporter dans une zone de conflit peut parfois devenir un catalyseur d'unité sans pour autant manquer à son devoir d'impartialité. Grâce à ses contacts avec toutes les parties concernées et parce qu'il vient de l'extérieur, il peut

présenter les faits objectivement aux uns et aux autres et favoriser des solutions. C'est ainsi qu'un correspondant de la télévision hollandaise a pu préparer le terrain pour les accords sur le Haut Adige à la fin des années soixante¹.

Certes, une telle conception du journalisme exige des principes élevés. Pour dire les choses crûment, un homme qui triche dans sa note de frais n'a aucune autorité pour dénoncer la corruption du gouvernement local. Un homme rongé par le ressentiment aura de la peine à rester impartial dans ses articles. Un journaliste engagé devra donc examiner ses propres mobiles et veiller à rester honnête et objectif.

Ni Judy ni moi ne sommes parfaits. Mais nous sommes engagés envers Dieu et cet engagement passe avant la carrière, l'argent, la sexualité et même le désir d'être ensemble. Il nous a conduits parfois à prendre des décisions qui paraissaient absurdes sur le moment. Ainsi, au début de notre mariage, on m'a offert une situation prestigieuse avec un salaire quatre fois plus élevé que celui que je touchais. Nous avons refusé. Sur le moment, c'était un acte de foi. Rétrospectivement, nous savons que nous avons bien fait.

Nous avons choisi de vivre par la foi et la prière tout autant que si je n'avais pas de gagne-pain. Mon salaire ne suffit pas toujours aux frais de déplacements et de réceptions qu'entraîne notre engagement. Quand il y a un surplus, nous

¹ Voir *Printemps à Bolzano*, dans *Plus décisif que la violence*, présenté par Gabriel Marcel, Plon 1971.

demandons à Dieu comment l'employer. Les décisions n'ont pas toujours été faciles à prendre mais lorsque nous avons obéi, tout s'est déroulé à la perfection. Pour tout l'or du monde, nous ne voudrions pas vivre autrement.

Geoffrey Lean

Oxford vingt-cinq ans après

Ma maladie marqua une étape pour nous, car je ne pouvais plus voyager comme auparavant. Ma femme et moi avons décidé de nous installer quelque part. Pour la première fois en treize ans de mariage, nous aurions un foyer à nous. Mais où ?

Oxford. Ce nom qui me vint un jour dans le silence provoqua une réaction négative de Margot. Elle ne se sentait pas à la hauteur de l'intellectualisme de cette ville. Ni moi non plus, d'ailleurs. A la réflexion, ce choix s'imposa néanmoins. Nous consacrons nos vies à une action internationale, or le monde entier vient à Oxford.

Il ne nous fallut pas longtemps pour en avoir la preuve. Le salon de notre maison n'était même pas aménagé que nous accueillions une délégation de treize personnes du Kerala, un Etat du sud de l'Inde. Le chef du groupe était une des personnalités hindoues les plus influentes de son pays. J'avais fait sa connaissance à Caux. Agé de 82 ans, c'était un homme plein de finesse, à qui rien n'échappait, malgré le handicap de la langue. Il ne parlait que le malayalam et son secrétaire lui servait d'interprète. « Il règne ici une atmosphère exceptionnelle, avait-il affirmé après trois jours à Caux. Une sorte de pureté qui est étonnante dans un milieu où il y a tant de chrétiens. »

Sa remarque, qui en dit long, me rappela celle

d'un journaliste birman dans un article sur l'une de nos conférences: «A Caux, les chrétiens se comportent comme de vrais bouddhistes.»

Et ce fut justement un groupe de cinq moines bouddhistes qui vinrent nous voir à Oxford peu après les Indiens.

Assis en lotus devant notre baie vitrée, ils dispensaient leur sagesse. Un professeur vint les voir avec son fils âgé de cinq ans. Il était en général difficile de soutenir une discussion avec cet homme, l'un des plus éblouissants polémistes de l'université, car il avait une technique qui consistait à énoncer au moins trois idées dans chacune de ses phrases. Assis à même le sol en face des bonzes, il resta silencieux. Puis il demanda simplement :

— Avez-vous quelque chose à me dire ?

Le supérieur du groupe le fixa de son regard pénétrant.

— Si vous voulez que votre fils fasse ce qui est bien, dit-il, vous devez le faire vous-même. Ainsi, si vous ne voulez pas qu'il fume, vous ne devez pas fumer vous-même.

Le professeur ne répondit rien.

— Comment a-t-il su ? me demanda-t-il tandis que je le ramenais en voiture. Je fume cigarette sur cigarette et je sais que je devrais arrêter.

D'autres groupes défilèrent chez nous : dockers brésiliens et *favelados*, mineurs de la Ruhr, étudiants égyptiens, noirs et blancs d'Afrique du Sud. Dans notre livre d'hôtes j'ai compté 85 pays.

L'atmosphère d'Oxford a bien changé depuis

le temps où nous étions étudiants. On y est moins snob et on y travaille plus dur qu'autrefois, semble-t-il, mais les professeurs ont souvent renoncé à s'occuper de l'homme dans sa totalité. Oxford avait la réputation d'être à la fois un foyer de culture, une école de caractère et un laboratoire de pensée. La première et la troisième de ces caractéristiques se maintiennent mieux que la seconde, bien qu'en fin de compte elles soient interdépendantes.

J'ai aussi l'impression qu'il y a chez les étudiants davantage d'intérêt pour les questions spirituelles. Mais cela suffit-il? Le professeur William Barclay, le prolifique traducteur et commentateur de la bible, résumait bien la position des étudiants face au christianisme: intérêt énorme, engagement minime.

En nous installant à Oxford, nous espérions que, comme dans les années trente, des quantités de jeunes gens et de jeunes filles s'enrôleraient avec nous dans une révolution spirituelle. Cela ne s'est pas produit. La ligne de bataille est-elle plus tranchée aujourd'hui? Ou sommes-nous moins militants que nous devrions l'être? Le flot se compare davantage à un ruisseau qu'à un fleuve, parfois même à du goutte à goutte, mais il n'a jamais tari.

Il y a eu Patrick, un joyeux drille qui arrivait en trombe chez nous pendant son dernier semestre pour nous harceler de questions. Il fait aujourd'hui à Cambridge avec sa femme ce que nous essayons de faire à Oxford.

Et Tom, membre d'une équipe d'aviron. Il

devint cadre dans les chemins de fer avant d'opter pour le travail à plein temps en France avec le Réarmement moral.

Rob, fils de maraîcher, était boursier en physique. Bien que chrétien sincère, il était incapable de transmettre sa foi ou d'agir sur son entourage. Il vit maintenant en Australie.

Il y eut Steve et Dick, deux boursiers américains, et un jeune Africain très doué qui avait été secrétaire du président de son pays.

Enfin il y eut Paul. Il se présenta un jour à notre porte, coiffé d'un béret à la Che Guevara. Militant des mouvements extrémistes d'étudiants au Vénézuéla puis en Guyane, il était venu à Oxford pour suivre un cours d'économie politique. « Avec la guérilla, ça ne marchera pas, me dit-il. Nous avons tablé sur la violence mais les gouvernements réactionnaires seront toujours plus forts que nous. Nous devons trouver autre chose. » Il voulait savoir ce que le Réarmement moral avait à offrir.

Il se trouvait que cette même semaine, une séance publique devait se tenir dans un collège de l'université sur le thème : Mieux que la violence, le Réarmement moral. Un groupe d'Indiens, conduits par Rahmohan Gandhi, rédacteur de l'hebdomadaire de Bombay *Himmat* devaient y prendre la parole. J'invitai Paul à venir les écouter.

Le soir de la rencontre, on vit la salle se remplir d'étudiants de tous les continents, y compris un bon nombre des éléments les plus militants de l'université. Le doyen du collège prit peur. S'attendant au pire, il alla déverrouiller une porte

située derrière l'estrade et se posta à l'extérieur prêt à l'ouvrir pour laisser s'échapper les orateurs en cas de troubles.

L'auditoire écouta dans le plus profond silence. Lorsque l'un des Indiens déclara qu'après avoir dénoncé avec véhémence la corruption des politiciens, il avait dû reconnaître qu'il était lui-même corrompu, trois étudiants européens se levèrent et sortirent avec fracas. Ils n'entraînèrent personne.

Gandhi donna des exemples concrets de situations politiques qui avaient changé grâce au changement de certains hommes. Puis, se référant aux détournements d'avions qui étaient nombreux à l'époque, il lança aux étudiants d'Oxford : « Soyez les pirates de Dieu ! Détournez l'histoire de sa course supersonique au désastre et conduisez-la vers une destinée meilleure. Pourquoi tolérer la guerre raciale aux Etats-Unis, la division en Inde, l'apartheid ou la dictature en Afrique, la misère en Amérique latine, alors que des hommes transformés pourraient changer tout cela ? »

Gandhi fut suivi par un étudiant français qui fit sensation. Avec des camarades, il avait kidnappé le recteur de son université pour l'exposer aux insultes des étudiants. « Notre objectif était de déclencher en France l'escalade de la violence, déclara-t-il. Je pensais que c'était extrêmement révolutionnaire, mais je dois admettre que rien n'a vraiment changé. Il n'y a rien de neuf à porter un poignard et à vivre comme ça nous plaît. »

Le jeune Français ajouta qu'il avait découvert

une vie vraiment créatrice après avoir renoncé à la drogue et présenté des excuses au recteur et aux professeurs auxquels on avait barré les portes des auditoires.

Les questions furent nombreuses, incisives et sincères. Paul en posa plusieurs.

— Peut-on vraiment obtenir des changements sans recourir à la violence? s'enquit un Sud-Africain en exil.

— Avez-vous essayé d'écouter Dieu et d'obéir? demanda Gandhi.

— J'ai prié, répondit l'Africain.

— C'est bien. Mais avez-vous écouté et obéi? insista Gandhi.

Le dialogue se poursuivit jusqu'à l'extinction des feux.

Le lendemain, certains des jeunes vinrent à la maison pour en savoir davantage. Paul était parmi eux. Il décida de tenter l'expérience de la foi.

Trois mois plus tard, il s'adressa à une vingtaine de ses camarades rassemblés chez nous. « Je suis révolutionnaire par choix et par nécessité, leur dit-il. Il y a tant de choses fausses, inhumaines et intolérables que je me dois de combattre pour le changement. Mais à ceux qui sont impatients de changer le système je demande qui sera le plus efficace pour abolir la corruption: le type qui est honnête ou celui qui est malhonnête? Des critères moraux purifient mon idéal révolutionnaire. Si je reste tordu moi-même, je ne pourrai jamais en toute sincérité me dire totalement engagé à changer le monde. Comme l'a dit

Lénine, il y a en chacun de nous un bourgeois qui sommeille. Il y a donc un combat qui se livre entre le bon et le mauvais côté de notre nature et je crois que le bon peut l'emporter.»

Après ses études, Paul prit un travail à Toronto avec l'intention d'y compléter sa formation de révolutionnaire chrétien.

Un des aspects stimulants de notre vie à Oxford est notre collaboration avec Brian et Juliet Boobyer. Brian est un ancien joueur national de rugby. Ils habitent non loin de chez nous avec leurs deux fils, Philip et Mark.

Brian et Juliet ont une quinzaine d'années de moins que nous et nous sommes différents à bien des égards. Leur courage et leur enthousiasme nous aiguillonnent et ils doivent parfois nous trouver excessivement prudents et dépourvus d'originalité. Nous sommes plus réfléchis et nous aurions plutôt tendance à les accuser d'agir à la légère. Avec de telles différences, comment pouvons-nous travailler ensemble?

En janvier 1752, les fondateurs du Méthodisme, John et Charles Wesley, signèrent avec neuf de leurs collaborateurs un remarquable document que John Wesley calligraphia avec sa minutie caractéristique. Le voici :

1. Nous n'écouterons, ni ne chercherons à connaître aucun mal concernant l'un d'entre nous.
2. Si nous entendons dire du mal d'un autre, nous ne nous empresserons pas de le croire.

3. Nous communiquerons le plus vite possible nos soupçons à la personne concernée, oralement ou par écrit.
4. Entre temps, nous n'en soufflerons, ni n'en écrirons une seule syllabe à personne.
5. Et même après, nous ne mentionnerons la chose à personne d'autre.
6. Nous ne ferons aucune exception à ces règles à moins que nous ne nous sentions obligés, en conférence, de le faire.

Il ne devrait pas être nécessaire entre collègues de signer une pareille déclaration et pourtant, si ces articles étaient mis en pratique aujourd'hui, quels bouleversements ils apporteraient dans les conseils d'administration, les syndicats, les églises et les gouvernements.

Pour ma part, j'essaie d'appliquer ces simples normes :

Ne pas juger. Ne pas médire. Etre disponible, sans idées préconçues. Rechercher ce que veut l'Esprit-Saint en compagnie d'autres personnes, quelles qu'elles soient, quel que soit leur âge ou leur expérience. Dieu ne fait aucune acception de personne. Sa volonté peut s'exprimer par la voix du plus jeune, du plus vieux, du plus nigaud ou même du plus intelligent, à condition que l'on vive dans la foi et l'obéissance.

La meilleure recette que je connaisse pour le travail d'équipe se trouve dans le chapitre 13 de la première épître aux Corinthiens. Lire de temps en temps les versets 4 à 8 à haute voix, en remplaçant le mot *amour* par son propre nom, est un exercice salutaire :

«Garth est patient, il est plein de bonté. Garth n'est point envieux, il ne se vante point, il ne s'enfle point d'orgueil...»

Cela a vite fait de me remettre en place!

A suivre

En regardant en arrière, que dois-je penser de cette expérience amorcée voici plus de quarante ans? En regardant en avant, à soixante ans, que promet l'avenir?

J'avoue que je m'étonne encore lorsqu'un pas accompli dans la foi s'avère juste. Je suis resté sceptique de nature et l'acte de confiance dans les bons et dans les mauvais moments n'est pas automatique.

Comment l'expérience a-t-elle marché? Avec des hauts et des bas, comme on a pu le voir. Souvent, j'ai redouté de me risquer trop en avant. Mais chaque fois que je l'ai fait, le secours venant d'ailleurs a été si manifeste que je ne peux douter de l'existence d'un Dieu d'amour, qui se préoccupe de la destinée de chaque être humain et de celle de toute la terre.

Je m'émerveille de la chance que j'ai eue. Le même mois, chacun de notre côté, Margot et moi nous sommes lancés dans la plus fascinante des aventures. Indépendants l'un de l'autre pendant des années, nous avons continué ensemble une fois mariés. Aujourd'hui, nous avons des enfants qui partagent notre engagement. Celui-ci nous a valu une multitude d'amis d'une diversité étonnante. Il nous a entraînés dans des contrées et dans des milieux que nous n'aurions jamais connus. On se sent tout petit en voyant l'unité rétablie dans tant de familles et tant de pays et aussi

en constatant tout ce qu'il reste à faire. C'est l'étonnante conjonction entre l'intime et le mondial dont parle Gabriel Marcel.

Nous avons découvert que Dieu prend la place que nous voulons bien lui donner. Si nous le considérons comme une abstraction sans interférence avec nos vies, il se tiendra à l'écart. Si nous voulons un Père qui aime, mais qui a aussi ses exigences, il sera ce Père. Si nous acceptons de combattre pour l'avènement de son Royaume sur la terre — et c'est un combat — alors Il nous donnera ses ordres. Chacun peut choisir, mais chacun doit aussi porter les conséquences de son choix.

Notre itinéraire familial contredit l'allégation selon laquelle seuls quelques privilégiés — ou les saints — peuvent être guidés par l'Esprit-Saint. C'est là un mensonge qui sert souvent d'échappatoire. Nous avons accumulé assez de preuves qu'il existe de vastes réserves de sagesse et de force spirituelle qui sont à la disposition de quiconque veut les découvrir. Ce qui est passionnant, c'est que l'exploration peut commencer tout de suite et qu'elle ne s'achèvera jamais.

Postface à l'édition française

Depuis la première publication de ce livre en 1974, beaucoup d'événements se sont passés dans le monde et dans notre famille. Margot et moi sommes toujours installés à Oxford et l'action dont nous parlons aux chapitres précédents se poursuit à plein rendement. Le fait que nous ayons l'un et l'autre près de 70 ans ne semble pas retenir les nombreux jeunes qui se frayent un chemin jusqu'à notre porte. Au cours des dernières semaines, quatre personnes, qui avaient été attirées par le titre de ce livre dans une librairie ou une bibliothèque, sont venues nous voir et ont commencé une vie nouvelle.

Notre fils Geoffrey travaille maintenant pour l'un des principaux journaux de Londres. Il est rédacteur pour les questions touchant à l'environnement et il poursuit son combat en faveur d'une économie plus juste et de meilleures conditions de vie pour tous les hommes. Un livre qu'il a écrit sous le titre *Rich World Poor World* (*Monde riche, monde pauvre*) fait autorité sur certains des grands problèmes liés à l'avenir de notre planète. Il vient d'être publié en japonais. Notre fille Mary est rédactrice du journal du Réarmement moral en langue anglaise *New World News*.

Dans le monde entier, les conflits n'ont pas diminué. Les crises succèdent aux crises. Et pourtant, on constate un renforcement du sentiment religieux dans de nombreux pays. En Amérique, selon un sondage récent, une personne sur trois

affirme avoir passé par une conversion. La vague a pris une telle ampleur que les candidats aux élections, pour être élus, se sentent parfois poussés à faire une profession de foi, plus ou moins sincère. Le même sondage révèle aussi que les divorces et les avortements sont en augmentation, que des millions de couples vivent en concubinage, que la pornographie s'infiltré partout, que des homosexuels déclarés réclament le droit d'être consacrés pasteurs, que la discrimination raciale et économique continue à sévir, enfin que le crime a atteint une cote record. Charles Colson, l'aide de camp du président Nixon, dont la «conversion à Jésus-Christ» après le scandale du Watergate avait provoqué la stupeur aux Etats-Unis, tire le commentaire suivant de ce sondage dans son livre *Sentenced to Life (Condamné à vivre)*: «La religion ne semble pas réellement influencer notre manière de vivre. Si la pratique religieuse augmente, la moralité diminue.»

William Wilberforce, qui mena une campagne vigoureuse pour l'abolition de l'esclavage et la réforme des mœurs dans l'Angleterre de la fin du 18^e siècle, écrivait déjà: «Quand l'appartenance à une religion devient une garantie d'honorabilité et de puissance, on rencontre beaucoup d'hypocrisie.» Ceci ne l'empêchait pas de dénoncer une autre hypocrisie, selon lui plus dangereuse encore: «Certains veulent se faire passer pour pires qu'ils ne sont, par déférence pour les mœurs licencieuses qui sont de mode aujourd'hui.» Il faut reconnaître qu'une telle mode existe dans mon pays depuis un certain

nombre d'années. Nous serions donc malvenus à nous moquer du réveil religieux américain.

Frank Buchman soutenait qu'on ne peut pas détacher le christianisme de sa charpente morale. Pour être durable, un renouveau de la foi doit donc se fonder sur des décisions d'ordre moral dans la vie de ceux qui y participent. Une foi qui est authentique se manifeste dans toutes les sphères de nos vies. Elle élargit alors notre champ de vision jusqu'à nous insuffler une sollicitude pour tous les hommes de la terre.

La bataille éternelle entre le bien et le mal se poursuit partout à la fois et elle demande que nous soyons engagés jusqu'à notre dernier souffle.

Oxford, juin 1981

Introduction	9
1 Bon Dieu, ça marche!	13
2 Les chômeurs arrivent	17
3 En parallèle	31
4 L'expérience se corse	37
5 Science et obéissance	43
6 Apprenti pêcheur	49
7 En Amérique avec les journalistes	55
8 Peter Howard	67
9 Avec femme et enfants	81
10 Dans les pays scandinaves	91
11 Peurs, haines et autres ornières	101
12 Questions d'argent	111
13 L'éducation des parents	121
14 A Geoffrey de dire son mot	135
15 Oxford vingt-cinq ans après	149
16 A suivre	159
Postface	161

Pour une biographie de Frank Buchman :

La Dynamique du Silence

par Théophile Spoerri

270 pages (Editions de Caux)

Pour une documentation sur le Réarmement moral :

Le Livre Noir et Blanc

par Sydney Cook et Garth Lean

78 pages (Editions de Caux)

Ce Monde que Dieu nous confie

par Charles Piguet et Michel Sentis

préface du cardinal Franz König

154 pages (Editions du Centurion)

Les Editions de Caux publient environ un titre
par _____ année.

Pour la liste des publications, s'adresser à :

Editions de Caux

Suisse 1824 Caux

France 68, Boulevard Flandrin, 75116 Paris

Canada 387, Chemin de la Côte Sainte-
Catherine, Montréal P.Q. H2V 2B5

*Achévé d'imprimer en juillet 1981
sur les presses de
l'Atelier Grand SA
à Romanel-sur-Lausanne (Suisse)*